

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

——
TRENTÉ ET UNIÈME ANNÉE
—

PARIS
AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1
ET RUE RICHELIEU, 103

—
1863

Ayuntamiento de Madrid

TABLE

DU TRENTE ET UNIÈME VOLUME.

INSTRUCTION.

CAUSERIES ARTISTIQUES, par Claude Vignon: *Paul Véronèse*, page 1. — *Salon de 1863*, 193. — *Le Tintoret*, 258. — *Histoire d'un Saule*, par Sam, 65. — *Madame J. J. Fouqueau de Pussy*, 193. — *Une Église*, par M^{me} Bourdon, 225. — *La Poupée modèle*, 257. — *Hrotswitha*, par M^{me} Aphélie Urbain, 289. — *Souvenirs de l'Alhambra*, par M^{me} Félicie d'Ayzac, 321 et 353.

BIBLIOGRAPHIE.

Soins à donner aux malades, par Miss F. Nightingale, page 5. — *Les Soirées de Madame de Baur*, 7. — *Astronomie et Météorologie*. — *Phénomènes et Métamorphoses*, par M^{me} Ulliac Trémadeure, 35. — *Au Ciel on se reconnaît*, par le père Blot, 35. — *Marthe Blondel, Souvenirs d'une famille du peuple*, par M^{me} Bourdon, 69. — *Eugénie de Guérin*, 102. — *Mois des Serviteurs de Marie*, par M^{me} Bourdon, 105. — *Voyage au Pays des Bêtes*, par Doury, 129. — *Romans honnêtes*, 129. — *Marie au cœur de la jeune fille*, par l'abbé Bayle, 130. — *Cinq années de la vie des jeunes filles*, par M^{me} Nanine Guillon, 130. — *L'Île de Ceylan*, par Octave Sachot, 165. — *Réséda*, par M^{me} Zénaïde Fleuriot, 165. — *Les Jeunes filles Pauvres*, par M^{me} la comtesse de Mirabeau, 199. — *Œuvres de Mademoiselle Ulliac*, 200. — *Annales de la première communion*, 200. — *Œdipe à Colone*, par Richaud, 228. — *Polixène*, par L. de Vanzelles, 228. — *Histoire d'un Berger*, par E. de Margerie, 230. — *Madame Swetchine*, journal publié par M. le comte de Falloux, 262. — *Bibliothèque d'une élève de Saint-Denis*, par M^{me} A. Boisgontier, 261. — *Fables*, 294. — *Petits et Grands*; Otto Gartner, par Marin de la Livonnière, 295. — *La Jeunesse des Princes*, par M^{me} Émilie Carpentier, 296. — *Mémoires d'un Bébé*, par M^{me} Marie de Bray, 296. — *La Femme forte*, conférences de Mgr. Landriot, 326. — *Les Remèdes sous la main*, par le docteur Des Vaulx, 328. — *Les Reines de France*, par M^{me} Émile Carpentier, 359. — *Fastes et Légendes du Saint-Sacrement*, par M^{me} J. de Gaulle, 360. — *Les Récréations instructives*, par Jules Delbruck, 360. — *Julie*, par M^{me} Stolz, 360. — *Une Faute d'orthographe*, par M^{me} Mathilde Bourdon, 361.

ÉDUCATION.

Madeleine, par M^{me} de Stolz, page 7. — *La Syrie*, par

M^{me} la comtesse de la Rochère, 14, 46, 89, 115, 146, 177, 212 et 238. — *Quelques pages d'un vieux cahier*, 17. — *Types féminins*, par M^{me} Bourdon, 37. — *Le Prix d'apprentissage*, par M^{me} A. Boisgontier, 40. — *Denise*, par M^{me} Bourdon, 69, 110, 137, 171, 207, 234, 275 et 304. — *Les Aventures de mon cousin*, par M^{me} la comtesse de Mirabeau, 76. — *La Fille de Jacques Cœur*, par M^{me} Émilie Carpentier, 105. — *Les Pauvres honteux*, 118. — *Deux Lunatiques à Saint-Cloud*, par M^{me} A. Boisgontier, 131. — *Mémoires d'un chien*, par M^{me} la comtesse de Mirabeau, 142. — *Une Fille prétentieuse*, par M^{me} Zénaïde Fleuriot, 167. — *Une Marquise du seizième siècle*, par M^{me} Aphélie Urbain, 201. — *Les Distractions de ma cousine*, par M^{me} la comtesse de Mirabeau, 230. — *Le Lion de Braunschweig*, par M^{me} Félicie d'Ayzac, 264. — *Une Qualité essentielle*, par M^{me} A. Boisgontier, 268. — *Conversations en famille*, par M^{me} Bourdon, 272 et 340. — *Althée*, par M^{me} de Stolz, 296. — *Fragments du journal d'un officier*, 308, 335 et 361. — *Marguerite de Comminges*, par M^{me} la comtesse de la Rochère, 329.

POÉSIES.

Un Poète à sa mère, par M. de Laprade, page 22. — *La Mère Milton*, par M^{me} C. Angebert, 54. — *Présence*, traduit de Goethe, par l'abbé Fayet, 180. — *Le Léopard*, par Lamartine, 249. — *La Pomme*, par M. L. Ratisbonne, 289. — *L'Orpheline*, par M. Louis Bouilhet, 312. — *Le Retour de la promenade*, par M. de Laprade, 342. —

ÉNIGMES HISTORIQUES.

ÉNIGMES — Pages 22, 85, 129 et 311.
EXPLICATIONS. — Pages 33, 97, 161, 321 et 353.

REVUE MUSICALE, par M^{me} LASSAVERGNE.

Pages 22, 55, 86, 119, 152, 180, 216, 281, 343 et 370.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Crêpes anglaises, page 56. — Jus de bœuf pour les malades; citronnelle de Nancy, 86. — Potage à la Russe, 120. — Jambon au vin de Madère; gâteau au beurre et au sucre; salade italienne, 182. — Écorces de melon au vinaigre; sirop de mûres, 250. — Foie de veau en beef-

steak; pommes de reinette en ananas; gelée de raisins; gâteau de Bourgogne; Eau pour dissiper les rougeurs du visage, 312. — Fruiter à la Dombasle; bishop d'Oranges, 344. — Liqueur de brou de noix; Eau de bluets pour les yeux, 371.

CORRESPONDANCE ET EXPLICATION DES TRAVAUX.

Pages 24, 57, 88, 121, 153, 182, 218, 250, 282, 313, 344 et 372.

ÉPHÉMÉRIDES.

Mort d'Anne de Bretagne, 9 janvier 1514, page 32. — Bataille des harengs, 18 février 1429, p. 64. — Mort de Jean Sobieski, roi de Pologne, 17 juin 1696, p. 191. — Mort du sculpteur Pigalle, 20 août 1795, p. 256. — Incendie de Londres, 2 septembre 1666, p. 287. — Paix d'Aix-la-Chapelle, 18 octobre 1748, p. 319. — Assassinat du duc de Guise, 23 décembre 1588, p. 379.

MOSAÏQUES, CHARADES, ÉNIGMES, ETC.

Pages 32, 64, 96, 128, 160, 192, 224, 256, 288, 320, 352 et 380.

RÉBUS.

Dessinés par Léopold Levert; gravés par Gilbert.

Il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Martin, page 32. — A force de forger on devient forgeron, 64. — L'appétit vient en mangeant, 96. — L'aumône n'appauvrit personne, 128. — Qui n'avance pas recule, 160. — Chacun a sa marotte, 192. — En tout il faut considérer la fin, 224. — A tout seigneur tout honneur, 256. — Bon marché ruine, 288. — A force de mal aller tout ira bien, 320. — A père avare enfant prodigue, 352. — Les plus accommodants, ce sont les plus habiles, 380.

GRAVURES NOIRES.

Évanouissement d'Esther, d'après Véronèse, page 1. — Hôtel de Jacques Cœur à Bourges, 105. — Catharina Cornaro, d'après Tintoret, 105. — L'Alhambra, 321. —

18 GRAVURES DE MODES DONT 2 DOUBLES.

Voir à l'article Correspondance et Explication des Travaux.

IMITATIONS D'AQUARELLES, TAPISSERIES, FILETS, CROCHETS, TRAVAUX EN COULEUR, SURPRISES, etc.

JANVIER. IMITATION D'AQUARELLE : Un calendrier, les six premiers mois, les six derniers donnés à part.

FÉVRIER. Deux tapisseries coloriées — grande planche bleue. — Parure sur nansouk.

MARS. Tapisserie coloriée pour coussin, tapis de table, etc. — Première partie d'une jardinière.

AVRIL. Modèle colorié de pelote et bonnet grec. — PLANCHE BLEUE : voile de fauteuil. — Deuxième tiers de la jardinière.

MAI. IMITATION D'AQUARELLE. Un bouquet. — Troisième partie de la jardinière.

JUIN. IMITATION D'AQUARELLE. Pendant du bouquet de Mai. — TAPISSERIE COLORIÉE : une pantoufle. — Planche de tulle.

JUILLET. TAPISSERIE COLORIÉE. Pour coussin, tapis de table, etc. — Un demi abat-jour pour bougies.

AOUT. Modèle colorié d'un porte-cigares. — Deuxième partie de l'abat-jour de juillet. PLANCHE BLEUE imprimée recto et verso.

SEPTEMBRE. TAPISSERIE COLORIÉE. — Pochette à ouvrage. — demi abat-jour pour bougies.

OCTOBRE. Deuxième partie de l'abat-jour de Septembre. — Entredeux sur nansouk. — Première partie d'un chalet en carton fort.

NOVEMBRE. Deuxième partie du chalet. — Tapisserie par signe et crochet.

DÉCEMBRE. Planche bleue; tapisserie par signes. — Troisième partie du chalet. — Planche pour faciliter l'exécution du chalet.

BRODERIES ET PATRONS.

Deux grandes planches, dont sept doubles, toutes imprimées recto et verso.

Deux grandes planches quadruples, donnant :

1° Les patrons grandeur naturelle — chaque pièce indépendante des autres — de deux mantelets d'été et d'hiver.

2° Les patrons réduits au dixième de huit autres mantelets et manteaux d'été et d'hiver — quatre par saison.

Le sommaire et l'explication de toutes ces planches se trouvent à l'article correspondance.

MUSIQUE.

JANVIER. Les Fifres, quadrille, par A. Sermand. — Larmes et Sourires, romanesque, par H. Dombrowski. — Spezzanra, Mélodie-étude par Ch. Delisle.

MARS. O Salutaris, pour soprano ou ténor, par G. Lefèvre. — Étéonore, valse brillante, par J. Pillevesse.

MAI. Deux Lunatiques à Saint-Cloud, paroles de M^{me} A. Boisgontier, musique de M. A. Rocheblave.

JUILLET. Ancien Noël, tiré des chants religieux de la Pologne, par Al. Sowinski. — La Danza, tarentelle, par Ch. Delisle. — Blondine, schottisch, par A. Systemans.

SEPTEMBRE. Gavotte, par J. S. Bach. — Polka, par M^{me} L. Chardon. — Le Chapelet Bénit, mélodie de D. Ikemel.

NOVEMBRE. Mexico, quadrille, par M^{me} A. de Villegarde. — Nicette, mazurka, par A. James.

JOURNAL DES DEMOISELLES

CAUSERIE ARTISTIQUE

PAUL VÉRONÈSE



VOULEZ-VOUS bien connaître Paul Véronèse, mesdemoiselles ? allez au Louvre, ou, si faire ne se peut, regardez votre gravure. En voyant les *Noces de Cana*, vous sentirez soudain, dans son ensemble, le génie de cet artiste, unique en magnificence, en pompe élégante et noble, en coloris éblouissant. En voyant *l'évanouissement d'Esther*, dont la gravure accompagne ce numéro, vous ne pourrez deviner la couleur éclatante du rival de Titien, mais vous devinerez la *maestria* de sa manière, le naturel et la grâce de ses compositions. Voici les colonnes et les balustrades majestueuses de ses fonds ; voici les riches costumes vénitiens dont il habillait volontiers ses personnages bibliques.

Les *Noces de Cana* vous montreront, autour de la Vierge et du Sauveur, les principaux seigneurs vénitiens, et les plus belles dames dans leurs atours du seizième siècle : robes de brocart, pourpoints de velours. Anachronisme ! allez-vous dire. — Oui, sans doute. Nul autant que Paul Véronèse ne fut un artiste libre, audacieux, affranchi de toute tradition et de toute loi.

Je ne vous dirai pas, mesdemoiselles, qu'il eut raison, et que c'est pour lui un titre de gloire ; non, assurément ; vous verriez un bel étonnement, de nos jours, si quelqu'un de nos peintres voulant représenter la Cène, par exemple, s'avisait de peindre les douze apôtres en habits noirs, et d'habiller les saintes de robes à volants, de crinolines et de vestes espagnoles. Mais quel talent, quel génie ne lui fallut-il pas

pour triompher, malgré ses fautes grossières, contre l'histoire et le bon goût ?

Tout cela s'accorde dans son apparente discordance. Il y a dans le Véronèse je ne sais quel emportement de verve, quelle abondance de fougue qui enveloppe tout dans un magnifique *brio* d'ensemble. Cette peinture chante comme un air de bravoure entraînant et irrésistible. Le regard caresse les étoffes et les pierreries, circule parmi les groupes élégants où se mêlent, aux saints de la légende, les patriciens de Venise.

A propos des *Noces de Cana*, une tradition écrite, conservée dans le couvent de Saint-Georges et communiquée à l'historien Zanetti, puis reproduite dans le catalogue du Louvre, raconte que l'époux assis à gauche, à l'angle de la table, serait don Alphonse d'Avalos, marquis de Guast ; la jeune épouse placée près de lui, Éléonore d'Autriche, reine de France ; François I^{er}, coiffé d'une façon bizarre, est assis à ses côtés ; vient ensuite Marie, reine d'Angleterre, vêtue d'une robe jaune ; puis Soliman I^{er}, empereur des Turcs, qui est près d'un prince nègre ; plus loin, la célèbre Vittoria Colonna, marquise de Pescaire, l'amie de Michel-Ange, qui tient un cure-dent. A l'angle de la table, l'empereur Charles-Quint, vu de profil, porte la décoration de la Toison-d'Or. Paul Véronèse s'est représenté lui-même avec les plus habiles peintres vénitiens de son temps, au milieu du groupe de musiciens qui occupe le devant du tableau. Il est en habit blanc, et joue de la viole ; derrière lui, le Tintoret l'accompagne avec un instrument semblable ; de l'autre côté, Titien joue de la basse ; le vieux Bassan joue de la flûte ; enfin celui qui est debout, vêtu d'une étoffe brochée, et qui tient une coupe

remplie de vin, est Benedetto Caliari, frère de Paul Véronèse, lequel de son nom de famille se nommait Paolo Caliari, mesdemoiselles, et fut nommé Véronèse du nom du lieu de sa naissance, comme vous le verrez ci-après.

Au milieu de cette réunion singulière et brillante s'agitent çà et là des valets et des fous qui, dit-on, sont aussi des portraits. Mais voyez, mesdemoiselles, quelle allégorie ingénieuse et juste dans la distribution des instruments de musique aux peintres. A ce magnifique concert de l'école vénitienne, Titien, puissant et ample, coloriste intense plus encore que brillant, joue bien la basse, tandis que Véronèse exécute les variations, plus éclatantes et plus légères, du premier dessus.

Cet immense tableau des *Noces de Cana*, le chef-d'œuvre de Véronèse, a été peint comme la *Cène* de Léonard pour un réfectoire de couvent. C'est au fond de ce réfectoire, au couvent de Saint-Georges-Majeur, que Napoléon I^{er} prit les *Noces de Cana*, lors de la campagne d'Italie. Elles nous sont restées en 1815 comme une magnifique épave de nos conquêtes. La France donna en échange à l'Autriche un grand tableau de Lebrun.

Ce que cherche Paul Véronèse dans les sujets fournis par l'histoire sacrée ou par l'histoire profane, c'est la mise en scène d'un magnifique spectacle. Il est avant tout peintre et décorateur. S'il représente une *Annonciation*, au lieu de l'humble demeure dans laquelle on se figure la vierge de l'Evangile, il représente Marie dans une chambre dont le plafond est soutenue par des colonnes torsées. Au lieu d'une couchette modeste, il lui donne un lit somptueux, tendu de courtines à ramages, enveloppé de riches draperies. Pourvu que la scène représentée soit superbe, et qu'il puisse y faire éclater la magie de son pinceau, peu lui importe qu'elle soit traitée suivant les exigences de la vérité historique et des convenances.

Ne nous abusons pas, mesdemoiselles, c'est la décadence déjà qui se cache sous tant de splendeurs. L'art parle aux yeux, mais n'éveille plus dans l'âme les profondes pensées. Titien, peintre des corps, cherchait la vie et la trouvait; la vie, c'est toujours l'âme, après tout. Véronèse ne cherchait plus que la beauté. En général, ses têtes sérieuses et impassibles ne semblent pas prendre part à l'action racontée par ses tableaux.

Cependant, si Véronèse fait songer à la décadence en jetant de la fantaisie dans l'art, en ne se donnant pas pour but principal l'expression d'un sentiment ou d'une pensée, mais la séduction des yeux, il ne sacrifie jamais à l'afféterie; il ne tombe pas encore dans le joli. Il est grand, il est noble, il est majestueux. Ses compositions, d'un grand style, s'élèvent toujours sur un fond clair, et se trouvent mises à l'échelle par des morceaux d'architecture grandioses. Tout cela s'enlève comme en une magnifique apothéose. Véronèse, c'est la fête des yeux, c'est le décorateur par excellence.

Paolo Caliari, naquit à Vérone en 1528; son père était sculpteur et lui enseigna son art; mais le jeune Paolo était né peintre, comme Titien. Il ne pouvait dépenser sur un bloc de marbre la longue de son génie, car il n'était pas Michel-Ange; il lui fallait de vastes espaces, des instruments faciles, travaillant sur

une matière obéissante. Il se fit peintre, et eut pour premier maître son oncle, Antoine Badile, qui avait alors beaucoup de succès à Vérone; pour second, un autre Véronais, Giovanni Carotto, qui était architecte en même temps que peintre, qui était admirablement la perspective, et dont les leçons eurent une grande influence sur le développement du talent de Véronèse.

Cette école de Vérone était issue de l'école vénitienne de Murano. Badile, l'oncle de Paolo Caliari, fut le premier à Vérone qui secoua le joug sous lequel ployaient les Bellini, et que Giorgione devait abattre à Venise.

Paolo Caliari fut promptement un excellent peintre. On augura merveille de son avenir; malheureusement l'école véronaise, en ce temps, était riche en talents de premier ordre; il y avait Battista del Moro, Paolo Farinato, Domenico Ricci, surnommé le Brusasorci, et quelques autres.

Le cardinal Hercule de Gonzague offrit à Véronèse de venir s'établir quelque temps à Mantoue. On songeait alors à faire décorer la cathédrale de cette ville qui venait d'être rebâtie par Jules Romain, l'élève préféré de Raphaël, son second et son continuateur. On invitait les artistes à proposer des projets; enfin on mettait au concours la décoration de la cathédrale. Paolo Caliari l'emporta sur trois concurrents, trois de ses compatriotes cités plus haut : Domenico Ricci, Battista del Moro, et Paolo Farinato.

Son œuvre terminée eut un grand succès. Le cardinal, ravi d'avoir deviné Paul Véronèse, espérait l'attacher à Mantoue, et fit tous ses efforts pour l'y retenir; mais le jeune maître voulait voyager. Il visita tour à tour Sienne et Vicence, et s'arrêta quelque temps dans la petite ville de Fanzolo, où il peignit plusieurs fresques conjointement avec son ami, Battista Zelotti.

Battista, qui avait été à Venise l'élève de Titien, savait être sobre, ce qu'ignorait encore le jeune et bouillant Paolo Caliari. La fresque ne supporte pas les caprices de pinceau qui sont de l'abondance et du charme dans la peinture à l'huile. Ici le Véronèse aurait donc pu avoir l'infériorité. Battista vint généreusement à son aide, en lui enseignant les lois particulières de la fresque, en lui apprenant ce difficile courage des sacrifices qui est le complément nécessaire du talent.

Bientôt Paolo, impatient de se produire sur un plus grand théâtre, se rendit à Venise. Cette ville lui parut belle entre toutes les cités; il s'en éprit comme tant d'autres beaux génies. N'était-ce pas d'ailleurs la patrie prédestinée d'un artiste si sensible au luxe, à l'élégance et à la grandeur? Les palais de marbre, les cathédrales superbes, et revêtues de mosaïques de la reine de l'Adriatique, lui firent apprécier les notions d'architecture qu'il avait reçues de Carotto, en lui inspirant l'idée d'encadrer ses scènes de colonnes et de corniches, comme d'autres les encadrèrent de motifs paysagers.

Je ne saurais vous dire au juste l'époque de l'installation du Véronèse à Venise. Il devait être fort jeune encore. Ses premières peintures, dans la sacristie de l'église Saint-Sébastien le placèrent immédiatement au rang des grands artistes de l'époque.

Aussi fut-il appelé par Titien, qui avait alors une

sorte de surintendance sur tous les travaux d'art qui s'exécutaient à Venise, à concourir avec Zelotti, Franco, Salviati, le Pratina et le Schiavone, à la décoration du plafond de la bibliothèque de Saint-Marc. Au milieu de tant d'excellents émules, il devait triompher comme la planète triompha au milieu de ses satellites. Une chaîne d'or était destinée au vainqueur : il l'obtint par le suffrage même de ses concurrents.

Dans les trois compartiments qui lui échurent, Véronèse avait à peindre la Musique, la Géométrie et l'Honneur, trois personifications de choses idéales, trois difficultés pour les artistes les plus rompus à l'usage des allégories. Ces froides abstractions devaient prendre sous son pinceau les formes les plus aimables. De grandes figures noblement vêtues, symbolisent l'Harmonie et l'aride science de la mesure et des nombres; l'Honneur, placé sur un piédestal, reçoit les hommages des philosophes, des historiens et des poètes, qui lui offrent des guirlandes de lierre et de laurier.

Après son triomphe, Paolo courut à Vérone, où l'appelaient sa famille impatiente de le féliciter. Il y fut retenu quelque temps par les pères de San-Nazaro, qui voulurent lui faire peindre le réfectoire de leur communauté; puis il revint à Venise, où l'attendaient de nouvelles commandes.

Mais, tandis qu'il se remettait au travail et qu'il exécutait divers tableaux pour l'église des Jésuites, Girolamo Grimani, ambassadeur de la sérénissime république près du Saint-Siège, s'offrit à lui faire voir Rome. Le Véronèse ne pouvait hésiter devant une pareille proposition. Voir les magnificences qu'il ne connaissait pas encore, les magnificences rêvées d'après les descriptions enthousiastes des voyageurs, c'était une séduction irrésistible pour ce peintre de la pompe. Il quitta tout et partit.

Toutefois son génie était trop individuel, trop *sui generis* pour que la vue des beautés de l'école romaine le modifiât. Il admira Michel-Ange et Raphaël, il développa son imagination dans l'étude du peintre des *loges* et de la *Farnésine*, mais sa manière resta la même.

A son retour de Rome, il fut chargé par la seigneurie de Venise de peindre divers tableaux au palais ducal, et notamment le plafond de la salle du Conseil des Dix.

Vous savez, mesdemoiselles, ce qu'était le terrible Conseil des Dix : une dictature formidable élue pour deux mois en un moment de troubles, et qui dura cinq siècles; qui avait droit de vie et de mort sur tous les citoyens; qui rendait des arrêts sans jugement et les exécutait par les mains de bourreaux mystérieux; qui est resté dans l'histoire comme un monument de terreur!

Eh bien! vous figurez-vous Véronèse chargé de peindre dans cette sinistre salle les Vices foudroyés par Jupiter? Véronèse qui semble né pour être l'ordonnateur des fêtes de la république? Il s'efforça d'abord de grimer son génie aux nécessités du programme; mais bah! bientôt la verve comprimée s'échappe, et jamais voute plus riante et plus éclatante ne couvrit réunion plus terrible et plus sombre.

Nous possédons encore ce tableau célèbre de Véronèse; il est à Versailles, dans la chambre à coucher de Louis XIV.

Jadis, à l'aurore de son talent, il avait été choisi pour travailler, sous la direction de Titien, avec Tintoret et Horace Vecelli, à la décoration de ce palais ducal, où il devait déployer toute la magnificence de son génie. On sait que l'incendie de 1576 dévora ces premières peintures, ainsi que celles du Titien. Titien était mort. Tintoret et Véronèse, Palme le jeune et le Bassano se partageaient son héritage; la seigneurie leur commanda une nouvelle décoration.

Paolo Caliaro peignit *la Défense de Scutari par Scanderberg*, *la Prise de Smyrne par Mocenigo*, et *le Triomphe de Venise*.

Dans cette dernière composition l'imagination du Véronèse brilla de tout son éclat. Il représente Venise sous la figure d'une femme revêtue de la pourpre royale, couronnée par la Gloire, célébrée par la Renommée, entourée des figures allégoriques de l'Honneur, de la Liberté, de la Paix, Junon et Cérès y symbolisent la grandeur et la prospérité; la partie supérieure du tableau est ornée d'une corniche soutenue par des colonnes; plus bas, dans une galerie, on voit une multitude de matrones avec leurs enfants, et d'hommes dont les divers costumes indiquent les divers rangs et les dignités différentes. Des guerriers à cheval, des armes, des enseignes, des prisonniers, des trophées de guerre, occupent le fond de la scène. Ce tableau est comme un abrégé de l'œuvre de Véronèse et semble contenir toutes les merveilles avec lesquelles il fascine les yeux. Toujours préoccupé de charmer et de surprendre les regards, il va chercher, dans la région de sa fantaisie, de jolis pages, des nains grotesques, des nègres, des chiens, des chameaux, etc., tout ce qui fait peinture, en un mot.

Les séductions que déploie sans cesse Paul Véronèse, ne laissent ni le loisir ni le courage de lui reprocher ses négligences et ses faiblesses. Comment, au milieu de ce brio, s'amuser à l'analyse de quelques incorrections de dessin? Quant à l'anachronisme des costumes, il s'harmonise si bien avec la pompe de la mise en scène et les fonds d'architecture renaissance, qu'il choque moins qu'on ne pourrait croire. Regardez votre gravure, mesdemoiselles, vous y observerez cette étrange confusion de costumes; mais en même temps vous pourrez juger que le reproche fait à Véronèse, touchant la froideur immobile de ses visages, ne fut pas toujours juste. Ainsi le front d'Assuérus est menaçant, ses yeux pleins de colère. Esther évanouie est soutenue par deux de ses suivantes. Quelle touchante expression dans les traits de la reine! d'inquiétude dans ceux des suivantes! et comme le mouvement reste toujours noble et gracieux!

Ce qu'il faut admirer, surtout, dans Véronèse, c'est l'art, que lui seul a possédé à ce degré, de représenter, sans sacrifice apparent et sans confusion, de nombreuses figures enveloppées dans une atmosphère également lumineuse. Il a encore, dans ses grandes compositions, une perspective qui éloigne les objets sans qu'ils perdent à être vus de près; et il obtenait cet effet en marquant ses figures et ses détails par des contours très-décidés, lorsque ses tableaux étaient finis.

Sa méthode de faire des fonds clairs et d'employer, autant que possible, des teintes pures, a beaucoup contribué à la conservation de sa peinture. On remarque, en effet, que les tableaux de Véronèse, ceux surtout qui n'ont point été exposés aux vicissitudes du déplacement,

ment, n'ont que peu perdu de leur éclat sous le brun vernis du temps.

La vie de Véronèse, mesdemoiselles, fut une suite de triomphes. Le duc de Savoie, le duc de Mantoue, l'empereur Rodolphe II voulurent avoir des tableaux de sa main. Philippe II lui fit proposer de venir peindre les appartements de l'Escurial, et, certes, le fils de Charles-Quint ne pouvait choisir un plus magique décorateur. — Mais Véronèse ne voulut point s'éloigner de sa patrie adoptive. N'était-il pas inféodé à Venise? N'était-il pas, plus encore que Titien, le peintre-né de la reine de l'Adriatique au temps de sa splendeur?

A Venise, Véronèse menait la vie brillante de presque tous les grands artistes. Toutefois, il ne paraît pas qu'il y ait fait une grande fortune comme Titien. Il n'était pas exigeant pour le prix de ses œuvres. Parfois même il se contenta d'une rémunération plus que modique.

Ainsi, pour les *Noces de Cana*, le plus célèbre de ses quatre grands festins, qui ne renferme pas moins de cent trente figures de grandeur naturelle, Paul Véronèse reçut l'humble somme de 324 ducats d'argent. Ce prix avait été stipulé par la communauté de Saint-Georges-Majeur, qui fit peindre le tableau pour son réfectoire. On convint en outre que, pendant l'exécution de l'œuvre, l'artiste serait nourri et aurait à sa disposition un tonneau de vin. Or, les *Noces de Cana*, commencées en juin ou juillet 1562, furent terminées le 8 septembre 1563. — Temps prodigieusement court si l'on considère l'immensité de l'œuvre, mais relativement bien long pour le prix qu'il fut payé. En effet, le ducat d'argent valait alors trois francs de notre monnaie, et la somme de 324 ducats correspondait à 972 francs, lesquels 972 francs, en ce temps-là, représentaient à peu près 3,000 francs d'aujourd'hui. — Quelle misère! Vous savez, mesdemoiselles, ce que se payent les tableaux maintenant? On donne vingt-cinq mille francs d'un Meissonier, par exemple.

Une autre des quatre grandes *Cènes* de Véronèse, le *Repas chez Lévi*, qu'il peignit pour les dominicains de Saint-Jean-et-Saint-Paul, fut payé moins encore; car le prieur, au moment de lui remettre le prix convenu, s'excusa sur la misère des temps; et Véronèse se contenta du peu que voulut bien lui donner le père.

Pourtant Paul Véronèse était marié, avait des enfants, puisque nous voyons figurer ses deux fils parmi ses élèves, et nous savons qu'il vivait dans le luxe et l'abondance. Mais il était modeste, comme le prouve bien, par exemple, le parti qu'il prit d'envoyer ses fils pour se perfectionner chez le Bassano, un peintre véronais aussi, un de ses collègues pour la décoration du palais ducal, qu'il considérait comme plus instruit que lui en divers points.

J'ai parlé tout à l'heure de ses quatre grandes *Cènes*. Ces tableaux sont, en effet, considérés comme ses œuvres capitales. Nous en possédons deux au Louvre: d'abord, la plus belle, les *Noces de Cana*; puis le *Repas chez Simon le Pharisien*, peint, de 1570 à 1575, pour le réfectoire des frères servites à Venise. C'est le premier tableau de Véronèse qui sortit du territoire de la république, par l'autorisation du sénat. La seigneurie de Venise l'envoyait en cadeau à Louis XIV, en 1665.

Le *Repas chez Lévi*, peint pour les dominicains, et si mal payé à l'artiste, et le *Repas chez Simon le Lé-*

preux, peint pour le réfectoire des religieux de Saint-Sébastien, sont les autres grandes *Cènes* de Véronèse. Sous le premier empire, elles ont été toutes quatre réunies au Louvre.

Malgré le départ de deux de ces *Cènes*, Paul Véronèse est encore admirablement représenté au Louvre, mesdemoiselles, comme vous pouvez le voir, puisque, en outre des *Noces de Cana*, son œuvre capitale, nous avons le *Repas chez Simon le Pharisien*, l'*Évanouissement d'Esther*, huit autres tableaux importants, et un portrait. — Toutefois c'est à Venise qu'il faut le voir; comme la plupart des grands peintres, il demande à être apprécié dans son milieu. Chaque œuvre d'art a son atmosphère particulière comme chaque planète.

A Venise les peintures de Paul Véronèse sont répandues partout: au palais ducal, à l'académie des beaux-arts, au palais Tronçino; aux églises Saint-Sébastien, Sainte-Catherine, dell' Umiltà, San-Jacopo, San-Francesco, San-Pantaleone, des Saints-Apôtres, des Saints-Angeles, etc., etc.

On trouve encore de ses ouvrages dans le voisinage de Venise: à Morano, à Torcello, dans la maison de campagne des Grimani, à Orlozo; dans celle du duc de Toscane à Artermio; au palais Pisani; puis à Vérone, à Vicence, à Brescia, à Trévise, à Padoue, et dans d'autres villes de l'Italie, car j'ai vu un plafond de lui à la *vigne de la Reine*, près de Turin (1).

Les galeries de Florence, celles de Milan, celles de Rome sont riches en tableaux de Véronèse. Madrid en possède de beaux. Au belvédère de Vienne on en compte jusqu'à vingt; à la galerie de Dresde, treize; Bruxelles en a quatre seulement, et Londres trois.

Vous le voyez, mesdemoiselles, comme tous les grands artistes de ce temps, Véronèse a beaucoup travaillé. On ne saurait énumérer ses ouvrages; car, outre ses grandes pages, il a peint beaucoup de portraits et des tableaux de chevalet, des Vénus, des Adonis, des Amours, des Nymphes, sujets qui lui fournissaient l'occasion de déployer son goût pour le luxe des ajustements, l'originalité des coiffures, etc.

Paul Véronèse mourut en 1588, à Venise, d'un refroidissement. Il avait soixante ans seulement. Il fut enterré dans cette église de Saint-Sébastien, toute brillante de ses glorieuses peintures. Sur son tombeau on ne voit qu'une simple pierre: l'église tout entière n'est-elle pas son mausolée?

Le Guide, un autre peintre dont je vous parlerai un jour, devait faire à Paul Véronèse la plus élogieuse oraison funèbre: « Si je pouvais faire mon existence de peintre, disait-il, je voudrais être Paul Véronèse; chez tous les autres on aperçoit l'art; chez lui, tout est nature. »

L'école de Paul Véronèse se forma dans sa propre famille et n'en sortit guère; ainsi le premier de ses élèves ou imitateurs fut son jeune frère Benedetto Caliari, qui l'aïda dans ses travaux et termina, avec le fils de Paul, les œuvres que sa mort surprit inachevées; puis vinrent ses fils Carletto et Gabrielle; ses neveux Parrasio Michele, Luigi Benfatto, dit dal Triso; le genre de ce dernier, Maffeo Verona; puis, en dehors de sa famille, Michel-Angelo Aliprandi, Sigismondo Scartella, etc.

CLAUDE VIGNON.

(1) En Italie, on dit la *vigne* pour désigner une maison de campagne, comme en Angleterre on dit le *cottage*.

BIBLIOGRAPHIE.

SOINS A DONNER AUX MALADES

CE QU'IL FAUT FAIRE, CE QU'IL FAUT ÉVITER

Par miss FLORENCE NICHINGALE

Ouvrage traduit de l'anglais, précédé d'une lettre de M. Guizot et d'une introduction

Par M. DAREMBERG (1).



Nous avons entretenu nos lectrices d'un ouvrage publié par miss Taylor, une des compagnes de miss Nitchingale, sur les hôpitaux de Scutari et de Koukahi, (2) et qui retraçait au vif les inexprimables misères dont ces lieux avaient été les témoins, aussi bien que le zèle généreux, mais impuissant, avec lequel les dames anglaises s'étaient portées au secours de leurs compatriotes blessés, expirant dans les convulsions du typhus et du choléra. Le dévouement de miss Nitchingale et du petit bataillon attaché à ses pas, fut grand et complet ; mais il ne put suppléer au défaut d'organisation, au manque de discipline, à l'absence d'habitude dans ces fonctions pénibles, et les Anglaises regardèrent plus d'une fois avec envie le groupe de nos Sœurs de charité qui, sur une terre étrangère, et parmi des maux indescriptibles, agissaient et soulageaient avec tant d'ensemble, d'aisance, de connaissances acquises, d'union des esprits et des volontés. Heureusement, les actions humaines ne doivent pas se juger par le succès, et quoique les nobles intentions de miss Nitchingale se soient vues déçues, elles ne méritent pas moins admiration et reconnaissance. Elle a rendu à l'Angleterre un immense service en lui révélant avec une rude sincérité ce que souffraient les malheureux soldats loin de la mère patrie, et elle a fait honneur à l'humanité par son froid courage et son inébranlable abnégation.

Aujourd'hui elle a recueilli en un volume le fruit de ses longues observations dans les hôpitaux et au lit des malades, et avec ce désir du bien qui a guidé toute sa vie, elle publie ce recueil qui, en Angleterre, a eu déjà plusieurs éditions. Une plume délicate, une plume féminine, a traduit ce volume ; une lettre de M. Guizot le précède et le recommande, et un médecin homme de lettres, M. Daremberg, y a

joint les articles publiés dans le *Journal des Débats* sur cet ouvrage, et qui l'examinent au point de vue théorique et médical.

Éminemment pratique et concluant, ce livre est le résultat d'une longue suite d'observations faites par un esprit très-fin, et qui, par crainte du ridicule sans doute, évite avec un soin jaloux tout ce qui pourrait ressembler à du sentiment. On ne perd pas son temps en le lisant, car il ne renferme pas une ligne qui ne porte coup, pas un mot qui s'éloigne de son sujet, et l'extrême bonté de miss Nitchingale, sa tendresse pour les malades (attestée par ceux qui l'ont vue en Crimée), se trahit en dépit d'elle-même par la sécheresse minutieuse de ces détails, tous utiles, tous allant au but : l'éducation de qui soulage, et le soulagement de qui souffre. Ajoutons que cette plume délicate a méprisé le *cant* britannique, et qu'elle aborde certains détails avec autant de liberté que de modestie.

Nos lectrices jugeront de ce livre par les extraits qui suivent :

PREMIER DEVOIR DE LA GARDE-MALADE.

Entretenir l'air intérieur aussi pur que l'air extérieur.

« La première règle à suivre, dans les soins qu'on rend au malade, la première et la dernière chose sur laquelle l'attention de la garde-malade doit être fixée, la plus essentielle pour celui qui souffre, celle sans laquelle toutes les autres ne sont rien, et avec laquelle j'oserais presque dire que vous pouvez laisser de côté toutes les autres, la voici : *Entretenir l'air qu'il respire aussi pur que l'air extérieur, en évitant de le refroidir.* — Cependant, y a-t-il une chose à laquelle on accorde en général moins d'attention ? et même lorsqu'on en tient compte, quelles fausses applications n'en fait-on pas ? — Même en admettant l'air dans la chambre du malade ou dans les salles d'hôpitaux, peu de gens se demandent d'où vient cet air ? Il peut venir d'un corridor sur lequel d'autres dortoirs sont ouverts, d'une salle qui n'est jamais aérée, toujours remplie de la fumée du gaz, de l'odeur des mets, de toutes sortes d'émanations humides ; d'une cuisine souterraine, d'un évier, d'une buanderie, d'une garde-robe, ou encore, comme j'en ai fait moi-même la triste expérience, d'un égout comblé d'immondices. C'est ainsi que la chambre du malade ou les salles sont aérées, ou pour mieux dire, empoisonnées. Ce qu'il faut toujours, c'est de l'air, de l'air extérieur, qui entre par les fenêtres, au travers desquelles il puisse pénétrer et se renouveler. L'air qu'on reçoit d'une cour fermée, surtout si le vent ne souffle pas de ce côté, peut être aussi stagnant que celui d'une salle ou d'un corridor....

(1) Un fort volume in-12, prix 3 fr. 50, par la poste 4 fr. à la Librairie de Didier, 35, Quai des Augustins.

(2) Voir *Journal des Demoiselles*, année 1858.

» Avec des fenêtres bien disposées, avec un feu suffisant dans des cheminées bien construites, il est aisé de renouveler, sans danger pour votre malade ou pour vos malades, l'air de la pièce où ils sont couchés. On ne prend pas froid dans son lit. L'opinion contraire est un préjugé populaire. Avec des couvertures convenables, des bouteilles d'eau chaude, s'il est nécessaire, vous pouvez toujours maintenir à un malade dans son lit une chaleur suffisante, et en même temps aérer sa chambre.

Bouteilles d'eau chaude.

» A quoi pensent les gardes-malades, qui mettent une bouteille d'eau bouillante aux pieds du patient, espérant qu'elle se tiendra chaude pendant les vingt-quatre heures ? Naturellement le contact de la bouteille brûlante le réveille, lui fait porter le sang à la tête et lui attendrit la peau. En revanche, la garde la laisse dans son lit jusqu'à ce qu'elle soit complètement refroidie. Une bouteille d'eau chaude ne doit jamais être assez chaude pour qu'on ne puisse la toucher avec la main nue, et il ne faut pas s'attendre à ce qu'elle se maintienne chaude plus de huit heures. Les bouteilles d'étain sont trop chaudes ou trop froides, les meilleures sont celles de grès ou de caoutchouc.

« Dieu regarde comme sérieux ces détails qui nous semblent de peu d'importance.

» Et maintenant, vous croyez que nous vous recommandons des choses inutiles, ou que nous les exagérons. Il n'est pas question de ce que vous croyez ou de ce que je pense. Tandis que nous pensons, Dieu nous donne de sévères leçons. J'ai vu la pourriture d'hôpital sévir aussi cruellement dans de riches maisons que dans les hôpitaux les plus mal tenus, et cela par la même cause, c'est-à-dire le mauvais air... C'était par un égout placé de manière à répandre ses émanations corrompues dans toutes les chambres dont les portes étaient habituellement ouvertes, et les fenêtres toujours fermées. C'était par les exhalaisons des eaux sales vidées dans les bains de pieds, par des ustensiles à peine rincés. Dans cette maison, les poteries des chambres étaient lavées dans de l'eau malpropre, la literie n'était jamais convenablement mise à l'air, secouée, nettoyée ou renouvelée ; les tapis et les rideaux sentaient le renfermé, les meubles étaient couverts de poussière, les papiers de tenture étaient imprégnés de saleté, les planchers n'étaient jamais balayés, les chambres inhabitées, sans soleil, sans air, jamais nettoyées ; les buffets semblaient le réceptacle des mauvaises odeurs.... tout ceci n'est pas inventé, mais réel. Dans cette opulente maison, pendant un seul été, il y a eu trois cas de pourriture d'hôpital, un de phlébite, deux de phthisie, tous ces maux, produits directs du mauvais air.

Bruits inutiles.

» Les bruits inutiles, ou qui font naître une attente dans l'esprit du malade, sont ceux qui l'incommodent le plus. C'est rarement le son le plus bruyant, l'action directe des bruits sur l'organe de l'ouïe qui paraît l'affecter davantage. Souvent il supportera,

par exemple, l'établissement d'un échafaudage contre la muraille de sa maison, tandis qu'il ne peut supporter le bruit d'une conversation, encore moins du chuchotement derrière sa porte, surtout si ce sont des voix qui lui sont familières.

» Si la conversation se tient à voix basse dans la même chambre, ce chuchotement est vraiment cruel, car il est impossible que le malade ne soit pas porté involontairement à écouter. Pour la même raison, évitez de marcher sur la pointe du pied, d'arranger la chambre très-lentement ; ce qu'il faut avoir, c'est un pas ferme, rapide et léger, une main prompte et sûre, et non une démarche lente et incertaine, une main timide et maladroite. La lenteur n'est pas la même chose que la douceur.

» Le pas silencieux d'une femme, les souples draperies d'une femme, sont maintenant de pures figures de langage. L'ampleur de ses vêtements fait que si, par bonheur, elle ne jette pas les meubles par terre, elle se heurte, du moins, à chaque mouvement contre tous les objets qu'elle rencontre dans la chambre. Lord Melbourne disait : « Je préférerais, lorsque je suis malade, avoir des hommes près de moi ; il me semble qu'il faut une très-forte santé pour supporter les femmes. » Je suis entièrement de son avis.

» Une garde-malade dont les robes s'agitent avec bruit, est en horreur au malade, quoique, peut-être, il ne sache pourquoi.

» Le bruit et le mouvement de la soie et de la crinoline, le craquement des jupons empestés, le craquement de la chaussure, font plus de mal à un pauvre malade que toutes les médecines du monde ne lui feront de bien.

Lit et literie.

» La seule manière de bien soigner un véritable malade, est d'avoir un lit de fer avec un sommier à ressort qui laisse pénétrer l'air jusqu'au matelas supérieur ; point de rideaux à draperies ; le matelas doit être de crin et assez mince ; le lit ne doit pas avoir plus de trois pieds et demi de largeur. Si le malade est entièrement retenu au lit, il faut avoir deux lits semblables, chacun d'eux pourvu de matelas, draps, couvertures, etc., etc. Le malade passera douze heures dans chacun de ces lits, sans que vous déplaciez ses draps en même temps que lui ; le coucher tout entier doit être exposé à l'air pendant chaque intervalle de douze heures.

» Ne vous servez jamais que de couvertures de laine légère pour recouvrir le malade. Les lourdes couvertures de coton piquées sont malsaines, par la raison qu'elles conservent les émanations de la personne malade, tandis que la couverture de laine légère les laisse évaporer. Les malades affaiblis éprouvent toujours de l'angoisse par le poids des couvertures, qui suffit souvent pour les priver de sommeil.

De la variété.

» L'influence sur les malades de la beauté, de la variété des objets, de l'éclat des couleurs, n'a peut-être jamais été suffisamment appréciée. Les ardents désirs qu'excitent ces choses sont ordinairement appelés *fantaisies* de malades ; il n'y a nul doute qu'ils ne soient sujets aux *fantaisies*, comme, par

exemple, lorsqu'ils désirent deux choses contradictoires; mais le plus souvent, ce qu'on appelle leurs *fantaisies*, ce sont des indications significatives de ce qui est nécessaire à leur rétablissement, et il serait à désirer que leurs gardes-malades fissent une étude attentive de ces *fantaisies*.

» J'ai vu souvent, et j'ai senti moi-même, lorsque j'avais la fièvre, la souffrance la plus aiguë s'emparer du malade enfermé dans une baraque d'où il ne pouvait rien apercevoir du dehors, n'ayant pour toute perspective que les nœuds du bois avec lequel sa baraque était construite. Je n'oublierai jamais le ravissement d'un malade atteint de la fièvre à la vue d'un faisceau de fleurs éclatantes. Il me souvient pour moi-même d'avoir reçu avec joie un bouquet de fleurs sauvages, et qu'à dater de ce moment, ma convalescence avança rapidement.

» La variété des formes et l'éclat des couleurs dans les objets présentés au malade sont donc des moyens réels de guérison.

» Mais la variété doit être graduée *lentement*, c'est-à-dire que si vous montrez au malade dix ou douze gravures successivement, il sera pris neuf fois sur dix de froid, de défaillance, de fièvre, et son mal augmentera; mais suspendez devant lui chaque jour, chaque semaine ou chaque mois une gravure nouvelle, il trouvera du bien-être dans cette variété.

Nous avons glané dans ce livre excellent et singulier, où tout serait bon à reproduire. Nos lectrices pourront juger, par ces extraits, de l'intérêt qu'offre l'ouvrage de miss Nichtingale dans sa netteté, sa précision presque technique, et cette raillerie souvent mordante sous laquelle se cache tant de cœur. Comme toutes les femmes sont destinées à devenir tôt ou tard gardes-malades, nous leur recommandons ce livre très-propre à faire leur éducation; indépendamment de son utilité pratique, il a le mérite de faire réfléchir et de faire pénétrer plus avant dans ce

vaste champ de l'observation que l'auteur a si ingénieusement exploré.

LES

SOIRÉES DES JEUNES PERSONNES

Par M^{me} DE BAWR.



C'est un phénix, un oiseau rare, qu'un ouvrage que l'on puisse recommander aux jeunes filles de dix à douze ans, et qui ne soit ni un livre d'enfants, ni le livre sérieux destiné à un âge plus avancé. Nous en connaissons bien peu qui aient à la fois de l'intérêt et de l'utilité, de la grâce et de la gravité; mais dans ce court catalogue nous inscrirons celui de madame de Bawr, que l'Académie française a jadis honoré de son suffrage. Ce livre n'est pas nouveau, mais en est-il plus mauvais pour cela? Celle qui l'a écrit connaissait notre époque, ses défauts et ses travers, et les tableaux de mœurs qu'elle a tracés sont vivants encore, les leçons qu'elle en a déduites sont encore applicables. Madame de Bawr avait une imagination délicate et ingénieuse, de l'âme souvent, de l'esprit toujours, et le ton de la bonne compagnie, qu'il est nécessaire de mettre sous les yeux de la jeunesse, se retrouve constamment dans ses livres. Dans les *Soirées des Jeunes personnes*, on croit entendre une femme bien élevée, qui a vécu dans le meilleur monde, et qui raconte ses souvenirs à ses jeunes amies. Ne voudrez-vous pas faire partie de son cercle? Ses histoires sont à la fois intéressantes et naïves, sa morale est douce, et c'est un livre que toutes les mères de famille peuvent confier sans crainte aux jeunes sœurs de nos lectrices (1).

(1) Bibliothèque nouvelle de Michel Lévy, 2, rue Vivienne. Un joli volume, prix: 2 fr. Par la poste, 2 fr. 30.

MADELEINE

PAUVRE



Ce n'est qu'une mansarde, un mauvais matelas par terre, une chaise de paille, une table boiteuse, un clou à la muraille pour suspendre une vieille robe; rien de joli, rien de commode, et Madeleine dort pourtant du sommeil le plus pur. Ce qui lui manquait durant le jour, elle l'a trouvé, la nuit, dans ce vague de la vision qui rend nos joies plus joyeuses encore.

Elle est calme, la jeune orpheline, tombée comme par miracle sous ce toit hospitalier, mais si pauvre! La voilà qui s'éveille. Ni la douleur, ni l'inquiétude n'ont interrompu son rêve, c'est un souvenir qui revient à l'enfant entre deux temps d'oubli. Elle écoute, l'heure sonne à l'église, c'est sa pendule à elle. Cette voix sonore a marqué toutes les phases de sa vie. Elle compte jusqu'à douze: Minuit! c'est le repos des travailleurs. Dors, Madeleine. Non, elle veut penser, son âme innocente a si peu de peine à monter. Suivons-la, regardons au fond de cette mémoire d'enfant, elle va repasser sa vie....

« Quand j'étais petite, quelle misère entourait mon berceau ! Les étrangers m'appelaient malheureuse ; je n'avais pas ces beaux jouets que possédaient d'autres enfants ; je m'amusaiss avec une poupée qu'une autre petite fille avait cassée ; on ne me donnait ni gâteaux, ni belles robes, et pourtant comme je riais de bon cœur avec la vieille Marie ! comme elle jouait quand le soir on ne voyait plus assez clair pour filer ! Et mon moineau que j'avais mis en cage assez petit pour que, ne connaissant rien du monde, il m'aimât ; qu'il était charmant ! que je trouvais de plaisir à l'entendre chanter ! Et ces bonnes soupes que faisait ma mère adoptive, avec quel appétit je les mangeais, surtout quand ma cuiller d'étain s'y tenait debout. J'apprenais à me rendre utile, je balayais la chambre avec un tout petit balai, je faisais le feu pour cuire les pommes de terre, j'allais tous les matins chercher deux sous de lait, et quand je passais sur le trottoir, les voisins me disaient bonjour, et souvent l'une ou l'autre me donnait par amitié, un œuf, des noix, une pomme ; j'étais bien contente ! La bonne vieille Marie qui, pauvre autant que moi, m'a recueillie à cause de son bon cœur, la bonne vieille Marie riait quand je lui montrais mes trésors, elle me laissait pour moi toute seule ma pomme, mes noix ou mon œuf, afin que j'eusse le plaisir de posséder quelque chose, et de pouvoir, pour que cela fût meilleur, lui en donner un peu.

Plus tard, la vieille Marie m'a envoyée chez les sœurs qui m'ont répété tout ce qu'elle m'avait dit du bon Dieu et de la sainte Vierge. Elles m'ont appris à lire, à écrire, à compter ; quelquefois elles me faisaient pleurer, non qu'elles le voulussent, mais, sachant que j'aurais une vie dure, elles m'habituèrent à la peine, au travail, au froid, à la fatigue, et moi je pleurais. Mais comme un bon point me consolait ! Il fallait trois bons points pour avoir une image. Oh ! quand je rapportais une image donnée par sœur Françoise, quelle joie ! La vieille Marie mettait ses lunettes pour la mieux voir, et plus elle la trouvait belle, plus j'étais fière de l'avoir méritée. Il y avait encore, à l'école des sœurs, des jours charmants où l'on jouait, où l'on sautait sans contrainte. Être pauvre n'empêche pas de s'amuser beaucoup. Le bon Dieu donne à chacun ce qu'il lui faut, comme disait sœur Françoise ; le mal, c'est qu'on voudrait avoir une grosse part, tandis qu'une petite part suffit.

J'ai eu douze ans, j'ai fait, à la paroisse, ma première communion avec cent petites filles plus heureuses que moi, disaient-elles. Elles avaient, au catéchisme, des robes de laine fine ou de soie, des chapeaux de velours ; et moi, j'étais si dépourvue que la vieille Marie ne savait comment faire pour me mettre en blanc le jour de ma première communion. Mais la Providence a jeté dans l'esprit d'une belle dame, bien bonne, cette pensée : Ma fille et la petite Madeleine iront à Dieu le même jour ; l'une est riche, l'autre pauvre ; faisons-les blanches toutes deux ; que sous un voile pareil se cachent opulence et misère, afin que le Seigneur bénisse ma Julie à cause de Madeleine.

Voilà ce que fit le bon Dieu, et ce jour-là sœur Françoise, sans me nommer la dame, me remit un gros paquet blanc qui me rendit heureuse, heureuse, et elle me dit seulement : « Mon enfant, vous priez pour mademoiselle Julie. » J'ai donc été sans

chagrin prendre place sur ces beaux bancs de velours rouge dont l'église était remplie. Ce jour-là, ni moi ni d'autres n'aurions cru que j'étais pauvre. Quelle fête ! ces chants, ces lumières, ces voiles, ces orgues ! Y avait-il au monde une petite fille plus contente que moi ? Aucune n'a senti de plus près le bon Dieu la toucher, il est venu tout comme si j'avais été la fille d'une reine, il est resté aussi longtemps chez moi que chez les autres, c'était dans mon cœur le ciel en tout petit.

Bientôt après, je suis entrée en apprentissage, on m'a montré comment je dois faire pour gagner ma vie et celle de ma protectrice qui ne peut presque plus filer. Tout ce qu'elle avait, elle l'a partagé avec moi ; maintenant je sais travailler, il faut que je lui rende son pain, ses caresses, son amour, puisque me voilà grande, et puisque mon cœur sait aimer bien plus fort qu'autrefois. Dormez, dormez, vieille Marie, laissez tomber la quenouille, voilà l'enfant devenue ouvrière, reposez-vous, il est bien temps ! Quel bonheur de mettre un peu d'aisance dans notre intérieur. Mon aiguille me donnera le moyen d'acheter régulièrement du bois pour les grands froids, de l'huile pour la lampe pendant les longues soirées d'hiver, le pot-au-feu tous les dimanches, de temps en temps un régal, des crêpes... Quand j'aurai satisfait aux soins les plus pressés, je m'occuperai de ma toilette, car il faut être gentille, ce n'est pas défendu. J'aurai du linge très-blanc, une robe bien faite, une coiffure simple, mais soignée, et puis je ferai encadrer mon cachet de première communion, ce sera un beau tableau pour orner ma petite chambre. Quelle joie me donnent ces projets !

S'il y a dans toute existence des douleurs secrètes, il y a aussi des compensations qui se sentent mieux qu'elles ne se décrivent. Je veux me rappeler toujours ce mot de sœur Françoise : Ne voir de sa vie que le côté triste, c'est une ingratitude envers Dieu.

Pour ce qui me regarde, comptons mes joies. D'abord, j'ai ma jeunesse : c'est si bon ! L'âme ne se défie pas, on croit facilement au bonheur, on l'espère, et, dit-on, l'espérance est de tous les biens le meilleur. J'ai ma santé ; quelle souplesse dans mes membres ! quelle ardeur dans mes veines ! Comme j'éprouve du bien-être à me sentir vivre ! Ce courage que donne la force physique, c'est une fortune que souvent n'ont pas les gens riches. J'ai encore le soleil du bon Dieu, il regarde le jardin que j'ai fait sur ma fenêtre ; hier, il a ouvert deux roses ! On croit que c'est triste de demeurer au cinquième, non, mieux qu'ailleurs on y voit rayonner ce bel astre qui réjouit l'homme comme la plante. Si je me penche au bord de ma mansarde, je ne vois que des fleurs, chaque voisine orne son toit de tulipes, de passe-roses ou de réséda ; les petits oiseaux prennent pour un parterre cet ensemble de caisses vermoulues, de marmites fêlées, ils ne sont pas fiers, et chantent sous nos bosquets des airs qu'on ne connaît pas au premier étage. Ils semblent avoir l'intelligence du pauvre, c'est à lui qu'ils se donnent plus volontiers, souvent ils s'approchent et nous demandent avec confiance du pain ; cela vient peut-être de ce que n'ayant presque rien, nous voulons cependant faire l'aumône ; or, ces petits pauvres du bon Dieu ont besoin de si peu de chose, que nous sommes heureux de le leur donner, et de les voir s'envoler

bien joyeux; on dirait qu'ils vont montrer là-haut ces miettes de pain qui nous manquent.

J'ai seize ans! je commencerai la semaine prochaine à être payée par ma maîtresse; chaque samedi je rapporterai de l'argent. Comme je m'intéresserai aux dépenses quand pour y subvenir on n'aura plus que mon travail: rien de gentil à voir comme un ménage qui se remonte et qui prospère. Voilà donc une source de joie!

Et puis, parmi mes compagnes d'apprentissage, j'ai trouvé Élise, un bon cœur pour m'aimer, pour rire quand je ris, et pleurer quand je pleure. Peut-on se plaindre quand on possède une amie? Sur mon chemin, sans que je la cherche, une âme toute pareille à la mienne m'a attendue sans le savoir, et nous marchons ensemble; à deux, la route paraît moins longue. Je vous bénis, mon Dieu, de ce que dans ma pauvreté pleine de richesses cachées, je ne suis pas malheureuse...

Ainsi pensait la jeune fille, et des pas attardés frappaient le sol, et de loin en loin roulait une voiture, tout bruit s'éloignait, puis s'éteignait. Madeleine vit des ombres passer sans rien dire, elle ferma les yeux et vit encore ces ombres longues, vaporeuses, incertaines. Elle entendit des voix qui disaient tout bas ce qu'elle-même avait pensé. Ses membres s'allourdirent, son âme descendit dans un lieu retiré dont elle ferma la porte, et Madeleine ne la vit plus, elle dormait. Mystère de la nuit, qui vous a sondé? qui a connu vos profondeurs? L'homme faisant une halte, et s'attendant lui-même pour reprendre son voyage? L'homme étranger à sa propre pensée, prenant pour vrai ce qui n'existe pas, palpant des formes aériennes, aimant encore par souvenir, et comme si la puissance de souffrir le tenait éveillé sur un point. Y a-t-il dans le sommeil autre chose que le repos? Touchons-nous à l'inconnu par une affinité plus pure? Quand la matière est insensible, l'esprit acquiert-il une finesse plus pénétrante? Problème! A peine si la mémoire garde l'empreinte de ces vus sur un autre rivage, tout se mêle, se confond, se dissout, qu'est-ce donc? Raison bornée d'un être tombé de haut, reconnais ta faiblesse, et pour remonter dans ta sphère, fais-toi un marche-pied de tes ignorances mêmes.

MALADE

Elle avait travaillé, Madeleine, travaillé avec suite, avec courage. La bonne vieille Marie ne s'occupait que de son petit ménage, doux passe-temps des vieillards accoutumés au labeur. Elle mettait de longues heures à faire très-peu de chose et ne s'en fâchait point. — Dans mon temps, disait-elle, j'allais vite en besogne: à ton tour Madeleine; les jeunes avancent, les vieux s'en vont, c'est dans l'ordre. — C'est ainsi que tout dans cet intérieur se trouvait à sa place: on y laissait chaque chose comme Dieu l'y avait posée. C'est là une grande sagesse: ne rien déranger de peur de faire naître un désordre qu'on ne saurait pas réparer. Dans les vies difficiles, le murmure est le grand ennemi qui vient dans les ténèbres toucher chaque objet, ébranler l'ensemble. Le jour paraît, on sent le trouble, et l'on ne voit pas la main qui l'a causé. Vainement on essaie de remettre en place chaque obstacle qu'on rencontre, tout gêne: ce qui embarrassait à peine

est devenu insupportable, le mal est grand. Dieu lui-même avait mis à leur place ces difficultés, ces peines, ces tracasseries. La liberté de l'âme était encore possible dans ce cercle encombré, mais le murmure est venu, le désordre s'est fait, on se heurte contre tout, on souffre de tout.

Ici, chez la bonne Marie, on se soumettait, on acceptait, et si l'on sentait l'amertume, on buvait aussi cette goutte de miel qui reste au bord de tout calice. Madeleine toujours souriante, comptait encore ses bonheurs quotidiens. Tout lui était motif de reconnaissance. Un encouragement de sa maîtresse épanouissait son cœur, et le moindre succès l'excitait à mieux faire.

Le samedi, elle remettait à sa chère protectrice ce qu'elle avait gagné dans la semaine; on en parlait longuement le soir en tête-à-tête; on faisait chacune un discours relatif au budget; il y avait comme toujours de l'opposition, mais jusqu'à un point de rendre la chose piquante et pas davantage. On devisait sur le meilleur emploi des fonds, sur la cherté des vivres, sur les embarras de la situation, et en fin de compte, on votait pour les choux ou les haricots selon l'occurrence. Les frais indispensables étant prévus, la bonne vieille mettait dans la bourse de Madeleine un peu d'argent et quand la somme devenait assez ronde, on délibérait encore sur le choix d'un objet utile à la jeune fille. Oh! comme cet objet acquis avec tant de peine était précieux aux yeux de l'ouvrière! Elle acheta d'abord du linge, puis une robe, puis des rubans, mais sur chaque acquisition elle retenait en secret quelques pièces blanches, et l'hiver s'approchant, elle eut le bonheur d'offrir à la vieille Marie un bon châle bien chaud. Quelle joie dans la mansarde! Ce châle fut essayé vingt fois, montré à chaque voisine, et toujours replié dans les mêmes plis. Jamais cachemire de l'Inde ne reçut tant d'honneurs. Une des compensations de la vie du pauvre, c'est d'attacher un grand prix à ce qui lui manquait la veille. L'abondance rend très-indifférent: un objet de luxe ajouté au mobilier du riche n'est souvent qu'un embarras de plus; mais ce qu'on a longtemps désiré devient précieux au possesseur, surtout quand il doit à son travail cet accroissement de bien-être.

Madeline, toute franche en ses allures, se regardait volontiers au miroir; elle était très-jolie, il le lui disait, et cela lui causait un plaisir fort grand, non qu'elle fût coquette, mais toute fleur dans un parterre donne sa nuance et son parfum. La jeunesse, c'est le temps de la grâce et du charme; il est naturel à la femme comme à la fleur de se révéler au printemps, et la violette elle-même en se cachant sous des feuilles veut nous plaire dans son innocence. Aussi remarquait-on en Madeleine ce bon goût qui, dans toutes les classes, préside à la parure d'une fille bien élevée. Sa mise très-soignée était pleine d'harmonie: point de clinquant, point d'excentricité. Elle était trop honnête pour adopter ces bizarreries qui n'embellissent une femme qu'aux yeux des indifférents: elle ne cherchait point à faire de l'effet; mais plus d'un jeune ouvrier en la voyant passer le dimanche désirait une compagne comme elle.

Une robe de couleur foncée, un bonnet bien blanc, de fortes chaussures, telle était la toilette de la sage ouvrière. D'autres se paraient davantage et faisaient la dame, mais avaient-elles ces lignes pures, cette

physionomie à la fois avenante et sévère qui attire la bienveillance et le respect? Dans son quartier on l'appelait *la belle Madeleine*, elle le savait, et sa philosophie ne pouvait s'empêcher de sourire à ce surnom.

Élise venait tous les dimanches passer quelques heures chez la vieille Marie pour voir Madeleine. Les deux enfants s'amusaient ensemble, elles riaient comme on rit quand on a travaillé six jours et qu'on se repose le septième, doux repos que celui qu'on a mérité et par lequel on obéit à Dieu; les joies du dimanche, cette demi-aisance due à l'aiguille de Madeleine, c'était du bonheur. Elle le sentait et le disait. Une épreuve hélas! allait venir, épreuve lourde qui ébranle les âmes les plus fortes. Madeleine devint pâle, triste, souffrante; un mal inconnu fit sentir ses premières atteintes, la fièvre s'y joignit. La bonne Marie pleura en voyant sa chère enfant au lit, et n'ayant en réserve que si peu de ressources. Élise voulut donner ses nuits, sa force, sa tendresse, elle soigna son amie quoique son mal fût contagieux, elle ne se troubla point quand le médecin déclara que Madeleine était atteinte de cette terrible maladie qui semble haïr jeunesse et beauté; la petite vérole.

Deux mois s'écoulèrent bien péniblement. Entrée enfin dans sa convalescence, la jeune ouvrière voulut écrire à sœur Françoise qu'elle n'avait pas vue depuis longtemps, car on l'avait envoyée au loin dans une autre maison de son ordre. Un jour donc, Madeleine sentit dans son âme un plus grand besoin de sou-venir; alors elle prit une plume à demi-rouillée, la trempa dans une encre un peu épaisse, et quoiqu'elle n'eût aucune habitude d'écrire, et qu'elle ne sût ni commencer une lettre, ni la finir, elle se mit tout bonnement à penser tout haut comme si sœur Françoise eût été présente et sans prétention comme sans talent, elle traça ces lignes :

« Ma chère sœur Françoise,

» J'ai été bien malade, malade à mourir, je n'en suis pas morte. Au contraire, je vais mieux, et comme je ne peux plus vous voir, je vous écris pour vous dire que je vous aime et que je n'oublie pas tous les conseils que vous m'avez donnés. J'ai bien pensé à vous dans mon lit; je me rappelais surtout que vous m'aviez défendu de jamais dire en moi-même que j'étais tout à fait malheureuse, parce que ce serait mentir. Vous aviez bien raison, je le reconnais aujourd'hui. Je vais vous raconter comment j'ai passé mon temps; ce n'est pas gai, mais ce n'est pas non plus bien triste.

D'abord, il faut que vous sachiez que je suis devenue très-grande, j'ai vingt ans. J'ai appris l'état de couturière, et ma maîtresse assure que je travaille bien, que j'ai du goût et que je plais aux dames; ce sont les trois choses qu'on demande dans notre état. Je n'ai jamais manqué d'ouvrage depuis quatre ans, et j'ai pu, non-seulement faire aller le ménage, mais encore acheter beaucoup de choses. J'ai maintenant de quoi m'habiller très-convenablement, et même je vous avoue que j'étais un peu fière d'être trouvée jolie par tout le monde. Vous allez rire, vous vous moquez des filles qui s'occupent de leur figure. Ne vous fâchez pas, ma chère sœur, je n'ai rien fait de mal, c'est un peu d'enfance et voilà tout.

» D'après ce que je vous ai dit, vous voyez que je

n'avais pas à me plaindre de la Providence. Elle avait tout prévu : elle m'avait donné force, gaieté, courage, la bonne Marie pour protectrice, ma chère Élise pour amie. J'étais pauvre, mais à l'abri de la honte, du froid et de la faim. Voilà qu'est arrivé ce malheur bien grand qu'on appelle une maladie. Oh ! comme ses coups sont plus durs que ceux de la pauvreté ! Je me suis affaibli jusqu'à ne plus sentir en moi que ce peu de vie qu'il faut pour se souvenir; je ne pensais presque plus. J'avais soif, et tout sur la terre m'était à peu près indifférent. Cependant, je n'ai pas crumourir, et effectivement je devais guérir, car quoique je ne puisse pas encore me tenir longtemps debout, mon cœur a retrouvé toute sa force.

» Quand on vous parle, vous aimez qu'on vous dise tout. Eh bien, je ne veux pas vous cacher que nous avons été très-gênées pendant ma longue maladie. Il a fallu faire des dettes, mais dès que je pourrai me remettre au travail, je les acquitterai. Mon Dieu, mon Dieu, qu'on est donc malheureux quand on est malade ! J'avais du chagrin, tout me donnait envie de pleurer. Je manquais de ces petites choses dont on n'a pas besoin, mais qui font tant de plaisir. Je passais quelquefois de longues heures à compter les fleurs et les feuilles peintes assez grossièrement sur le papier qui tapisse ma chambre, j'en suivais les contours, je les comptais ces fleurs et ces feuilles vingt fois de suite. Le croiriez-vous? cela m'amusait, tant je m'ennuyais ! Le plus pénible c'était l'insomnie; la nuit est si bien faite pour dormir ! Quand on souffre dans le silence et les ténèbres, on s'exagère son mal, on a des idées noires, on se décourage, on se croit perdu.

» Eh bien, ma bonne sœur, malgré mes ennuis passés et ceux qui m'attendent, car je ne suis qu'en convalescence, je ne veux pas me plaindre, je sens que ce serait offenser Dieu qui m'a tenue par la main tout le temps de ma maladie. Vous m'avez souvent parlé des compensations qui rendent nos épreuves supportables. Je me rappelle qu'un jour, pour que je pusse mieux vous comprendre, vous me disiez : Toute peine que Dieu nous envoie ressemble à un vêtement rude, mais pourtant fait à notre mesure. Il nous gêne, ce vêtement, mais si nous nous agitions sous l'impression de la révolte, il nous blesse, nous déchire, le sang coule et le mal devient intolérable. C'est vrai, j'en ai fait l'expérience; les peines que le ciel envoie sont toujours adoucies. Quand j'ai eu du chagrin, j'ai gardé au fond du cœur cette immobilité qui repose, et j'ai moins souffert que bien d'autres. Ayez la patience d'achever la lecture de cette lettre, et vous compterez avec moi les compensations qui se mêlent à l'épreuve. Je suis pauvre, mais j'ai en moi une grande espérance. N'est-ce pas un trésor? Je me sens portée à la confiance comme d'autres sont portées à la crainte. Il me semble qu'on m'aime et je ne crois pas me tromper. Souvent quand j'étais malade, j'avais peur de tout, du présent, de l'avenir. Élise entra, je n'avais peur de rien. La voir, c'étaient tous les biens à la fois. Être aimée par la bonne Élise, c'est un don de Dieu : n'y eût-il au monde que nous deux, moi malheureuse, et elle voulant bien m'aimer, je devrais encore mêler à ma plainte une bénédiction.

» Non, beaucoup de riches malades, ne trouvent pas sous leurs rideaux de soie les pensées douces et

rassurantes qui me venaient sans effort. Vous disiez que l'homme dépend de lui-même, et non des circonstances extérieures; je l'ai senti. Quand tout va mal au dehors, et que le dedans est paisible, on souffre, mais comme on veut bien souffrir, on ne s'aigrit point.

» En ce temps de convalescence, j'ai plusieurs sujets de joie : un rayon de soleil qui éclaire ma chambre éclaire en même temps mon âme : je rallume à cette lumière vive mes pensées qui devenaient sombres : je la reçois comme la visite d'une grande dame qui m'aimerait. J'ai tout près de mon lit une table de bois blanc qui n'est pas très-solide parce qu'il y manque un pied, mais on la fixe entre le mur et ma chaise, et sur cette table ma mère d'adoption entretient quelques fleurs dans un verre d'eau. C'est mon parlerie, je m'y promène sans fatigue; ces fleurs savent me parler, nous nous comprenons; elles disent des choses jolies comme elles, et me font sourire. J'ai vu des dames du grand monde qui s'entouraient de fleurs d'un haut prix, mais qui ne parlaient pas. Peut-être que les fleurs aiment la mansarde et le chevet du malade. Hier, l'une d'elles m'a dit : Fleur du bon Dieu comme moi, aime la vie; il n'y a pas de jour qui ressemble à la nuit. Ce qui dérobe la leur, c'est le nuage, mais le soleil est toujours là.

» Et moi, j'aime la vie, et je trouve que depuis mon enfance les compensations ont égalé les maux. J'ai souvent entendu dire que les souffrances sont nombreuses et les consolations bien rares. Ne serait-ce point qu'on n'a pas bien compté ?

» J'ai fini ma lettre. Adieu ma chère sœur, je vous embrasse, je vous aime, ne me plaignez pas, mais souvenez-vous de moi, et si jamais vous oubliez mon nom, appelez-moi donc dans votre cœur : ma fille. Adieu.

» MADELEINE.

» P. S. Il faut que je vous dise que ma maladie m'a rendue affreuse à voir, mais cela passera, on l'assure, et j'y compte. Être laide serait pour moi un chagrin très-vif. Si vous ne le comprenez pas, croyez-le du moins, je vous le dis comme je le pense. »

LAIDE

Il y a en ce monde une influence que personne ne repousse et dont personne ne convient, c'est celle de la beauté. On la suit avant d'en avoir analysé les motifs. Peut-on d'ailleurs les analyser ? Que fait la forme ? Que prouvent les contours ? Que signifient ces lignes plus ou moins harmonieuses qui composent un beau visage, un ensemble gracieux ? Vanité, dit le sage. Il dit vrai, mais pendant que lui-même admire en passant, la foule est éblouie, captivée. Elle donne sa sympathie avant l'examen. Autour d'une personne vraiment belle, il y a une sorte d'auréole. Cette auréole entourait Madeleine depuis son jeune âge; et sans être précisément orgueilleuse, la jeune fille s'était habitué à sa douce puissance. Parmi ses compagnes, elle rencontrait ce que la jeunesse donne volontiers à une supériorité quelconque; on l'écoutait quand elle parlait, on imitait ses manières, ses allures, et jusqu'aux moindres détails de sa toilette. Cette petite cour était obéissante; un peu plus tard, peut-être, elle eût été hostile. Madeleine igno-

rait encore ces inconstances de l'esprit, et se confiait à la sympathie comme à une amie fidèle. Se présentait-elle dans un magasin pour mettre son talent à la disposition des maîtres ? on était frappé de sa distinction qu'une mise simple relevait encore. Son œil pur, mais grand ouvert comme celui d'un enfant disposait à la bienveillance, on souriait à son sourire et si l'on ne pouvait souscrire à sa demande, du moins le refus était-il accompagné de certains égards. Quand elle allait chez de grandes dames porter de l'ouvrage, elle retrouvait encore ce salut bienveillant que l'on devrait donner toujours. A Madeleine s'appliquait ce vers de Chénier :

Ma bienvenue au jour se lit dans tous les yeux.

Il est naturel de s'accoutumer à la considération, à tout ce qui rend l'existence facile; ce n'est ordinairement que par la privation qu'on apprécie ces biens. Ainsi fit Madeleine. Le mal terrible en épargnant sa vie avait détruit pour toujours, hélas ! sa beauté. On lui laissait l'illusion pendant sa convalescence, mais le temps passa, la force revint et le miroir de la jeune fille la fit pleurer, la pauvre enfant, trop vraie pour ne pas s'avouer que sa laideur lui était un fardeau.

Il y a entre les deux parties de notre être une union si intime qu'elles souffrent de tout ensemble; quand les yeux laissent tomber nos larmes, c'est notre âme qui pleure. La jeune fille devint sérieuse, tout regard augmentait sa tristesse. Les hommages ne se comptent pas mais charment la vie. On ne compte pas non plus ces riens qui témoignent d'une vague répulsion, ces coups d'œil froids jetés en passant; mais comme le fer entre profondément, comme il se retourne dans la plaie, comme il la déchire ! Madeleine n'était pas de ces femmes qui se perdent dans la foule : sa taille élevée la faisait remarquer, et maintenant sa laideur comme naguère sa beauté était devenue un sujet de conversation, un point de comparaison : on disait *laide comme Madeleine*.

Plus d'une mère prudente montrant à sa fille la fragilité des avantages extérieurs ajoutait à ses conseils ces mots : regarde Madeleine.

La foule ne se tait pas. Quand elle admire, le murmure de sa louange finit toujours par bourdonner aux oreilles de l'idole. Quand elle raille, le murmure monte encore. La pauvre fille était gênée devant les étrangers, plus encore devant ceux qui l'aimaient, non qu'ils lui reprochassent rien, mais parce qu'elle désirait leur plaire. La bonne Marie, elle-même, la contristait sans le vouloir en lui parlant avec emphase de sa beauté perdue.

Lorsque la jeune ouvrière se présentait au dehors, elle ne retrouvait pas cette assurance qui naissait en elle autrefois de l'admiration même qu'elle excitait. On la regardait avec un peu d'étonnement et plus d'une bouche grossière laissa tomber en passant ce mot qu'aucune femme ne veut entendre ni se dire à elle-même : *laide* !

Dans le cercle intime, on avait mille fois parlé des noces de Madeleine, on lui avait prédit qu'elle ferait un brillant mariage en dépit de sa pauvreté. A ces doux propos, elle secouait la tête et riait; mais qui dit non tout haut accepte tout bas l'espérance, et l'orpheline avait quelquefois en rêvant levé les yeux au-dessus de sa sphère. Vainement sa raison l'attirait en bas, l'illusion montait, et elle la suivait volontiers.

Maintenant elle se sent à part, elle voit ses compagnes épouser ces jeunes garçons robustes et joyeux, qui, eux aussi, avaient admiré Madeleine, tout en la trouvant un peu fière. Elle s'estimerait bien heureuse si l'un d'eux la demandait; mais sa dot, c'était ce visage charmant qu'encadrait une chevelure noire et riche : elle est ruinée, Madeleine!

Un mot qu'elle n'aime pas lui revient sans cesse, douloureux comme une injure : tout le lui répète : *vieille fille*, dit son miroir; *vieille fille*, dit la foule; *vieille fille*, dit au fond de son être cette fibre délicate qui nous avoue toutes nos misères pendant que nous arrangeons un sourire.

Tous disaient vrai, elle est vieille fille, l'humble ouvrière. Voyez-la assise dans sa mansarde, près de la fenêtre, entre les toits et le ciel; elle travaille pour manger demain, car de longues années de labeur l'ont laissée pauvre comme auparavant. Les derniers jours de la vieille Marie, sa protectrice, ont été durs et affligés, la paralysie a immobilisé en elle tout ce qui n'était pas le cœur; son enfant d'adoption lui rendait les soins et l'amour donnés à son jeune âge. Elle travaillait le jour, elle travaillait la nuit; sa jeunesse se prodiguait, risquant santé, vigueur, repos. Un regard, une bénédiction, payèrent ces années douloureuses; la bonne Marie légua à Madeleine sa pauvre mansarde alla où vont les saints; et l'ouvrière, affaiblie par les veilles et l'excès du travail, resta en face d'elle-même.

Des cheveux grisonnants encadrent aujourd'hui la figure de Madeleine qui n'a gardé de sa beauté que la franchise du regard et le calme du sourire. Y a-t-il encore dans cette vie une source de joie qui compense les maux? tout ici paraît décoloré. Quelle corde toucher pour en tirer un son qui ne soit pas plaintif?

On frappa, et avant qu'on ait eu le temps de dire entrez, la porte s'est ouverte. C'est Elise, heureuse épouse, heureuse mère : elle tient dans ses bras son dernier enfant qu'elle allaite; elle veut en passant, voir Madeleine. Leurs cœurs s'étaient trouvés prêts au bonheur et à la peine, Elise n'est pas égoïste et Madeleine sait encore supporter les heureux. Elle enveloppe son amie du regard, il y a là un monde de jouissances élevées; elle prend sur ses genoux l'enfant d'Elise qui l'aimera bientôt; les deux femmes se parlent :

ELISE. Il y a longtemps que je ne t'ai vue, Madeleine; huit jours, c'est trop. M'attendais-tu?

MADELEINE. Quand tu n'es pas là, je t'attends toujours, mais tu sais, ma bonne Elise, qu'il ne faut pas sacrifier le plus petit devoir. Viens quand tu peux, tu me rendras toujours contente.

ELISE. Que tu es bonne! le chagrin ne t'a pas rendue sauvage et rude comme beaucoup d'autres.

MADELEINE. Ne blâmons pas les autres, chère Elise; ils valent autant que moi. S'ils sont rudes et sauvages, c'est que leur route en ce monde est plus âpre que la mienne. Il y a eu et il y a encore dans mon existence tant de compensations!

ELISE. Tu as toujours sur les lèvres ce mot qui bénit Dieu, Madeleine; il doit t'aimer à cause de la bonté avec laquelle tu pardonnes à la vie ce qu'elle a d'amertume.

MADELEINE. De l'amertume? j'en ai rencontré, c'est vrai, mais pourquoi se plaindre quand à côté du mal se trouve le remède? Quand on n'a jamais senti un

malaise sans soulagement, un abandon sans amitié, une douleur sans espérance? N'y eût-il que ton regard, Elise, pour voir ce que je souffre, ce serait déjà beaucoup. Eh bien, compte avec moi tout ce qui m'a été laissé.

La première et continuelle épreuve de ma vie, c'est la pauvreté. Jusqu'ici, néanmoins, je n'ai manqué de quelque chose que dans ces heures de passage où l'on oublie sa condition. Dieu me veut pauvre, je le suis et ne m'en afflige point. La misère, tu le sais, n'a jamais atteint mon cœur.

ELISE. Non, je t'ai vue toujours supérieure aux événements. Le secret de cette supériorité, dis-le-moi, Madeleine.

MADELEINE. Le secret, c'est de compter sur Dieu. J'ai remarqué que notre âme ne reste pas longtemps dans une angoisse absolue, elle sent pendant l'orage que la paix reviendra. Il m'est arrivé de ne savoir d'où tomberait le secours, et je n'ai eu qu'à ouvrir ma main pour que la Providence y jetât son aumône. Je n'ai jamais manqué d'air, de pain, ni d'amitié. Est-ce la misère sans espoir? Non, Elise, c'est la pauvreté du chrétien.

ELISE. Mais ta santé s'est affaiblie, tu souffres?

MADELEINE. Oui, presque constamment, c'est une fatigue sans douleur précise. Ici, comme dans ma pauvreté, il n'y a rien d'aigu, c'est un état de longue durée, c'est comme dans un voyage en mer un temps sombre sans tempête, le navire ne se détourne point, il a en vue le rivage; seulement, les passagers sont tristes. De même, il y a dans ma vie des heures pleines de tristesse, mais elles passent, et moi, le navire, je regarde la rive et j'y vais. Ne me plains pas. On se fait à tout. D'ailleurs ma faiblesse physique me donne un besoin de tranquillité que je satisfais sans peine. Être assise commodément près de ma table, mon ouvrage en main, me convient mieux qu'autre chose, j'y trouve du plaisir, je m'intéresse à ce que je fais, je regrette moins que tu ne le crois, une agitation dont j'ai perdu l'habitude. On dit que le prisonnier finit par s'accoutumer à la prison, comment ne m'accoutumerais-je pas à demeurer calme et occupée entre ces murs protecteurs où la bonne vieille Marie m'a cachée toute petite, où tout est pour moi souvenir? Et puis il y a des jours où je me sens plus vaillante, où le soleil me ranime. Oh! ces jours-là, si tu savais comme on oublie le mal passé, comme il paraît peu de chose! On se croit forte pour toujours, on fait la fière, on ne doute pas de ses forces, on irait au bout du monde!

Ce sont nos plaisirs à nous, valétudinaires, tu ne les connais pas, toi, pour qui tous les jours sont des jours de santé. Prends garde que je ne te trouve tout à l'heure plus à plaindre que moi.

ELISE. Bonne Madeleine, riens encore! Et ta beauté? Cette beauté dont j'étais orgueilleuse tant je t'aimais.

MADELEINE. Elise, tu réveilles ce côté du cœur qui n'est jamais bien endormi. J'ai été belle, j'en conviens, il était si doux de te croire quand tu me le disais. J'en ai senti profondément le sacrifice; ses conséquences ont pesé, pèsent encore sur moi. C'est lourd, mais là aussi on sent une autre main qui soulève le poids. Qui sait? peut-être a-t-il mieux valu pour moi ne pas attirer les regards. Sœur Fran-

coïse disait que l'âme s'éparpille dans les soins qu'on donne à sa beauté, qu'elle se rapetisse par la vanité, qu'elle se rabaisse par la louange. Sœur Françoise avait toujours raison. Dieu m'a envoyé là une épreuve de tous les jours, il faut l'en bénir et ne pas murmurer.

ÉLISE. C'est donc bien convenu, tu n'es pas malheureuse ?

MADELEINE. Loin de là ! j'ai le nécessaire, j'ai la paix, et de plus, Dieu m'a laissé de tous mes trésors le meilleur. L'univers est peuplé par une seule personne quand son cœur s'est donné... De quoi me plaindrai-je ?

Ainsi parlait Madeleine ; l'enfant d'Élise s'était endormi sur les genoux caressants de la bonne ouvrière. Élise souriait à son amie ; entourée de sa famille, on eût pu croire qu'elle se laissait aimer, qu'elle n'avait nul besoin de la pauvre vieille fille, et pourtant ce cœur vivant à l'ombre avait gardé tant de jeunesse qu'il ajoutait beaucoup au bonheur de l'épouse et de la mère.

SEULE

La lumière du jour a pâli ; on n'a pas encore allumé la petite lampe dans la mansarde. Madeleine, assise devant sa table à ouvrage se repose un moment. Est-elle devenue riche ? Oh ! non, c'est encore son pain quotidien qu'elle gagne. L'âge a rendu son front sévère, mais sur ses lèvres on retrouve ce sourire paisible par lequel on consent à la vie telle que Dieu la compose heure par heure. Dans son regard, il n'y a plus un éclair de joie, mais on y remarque tant de sérénité qu'on n'ose pas la plaindre. Néanmoins, depuis longtemps, elle vit dans cet étroit espace sans bonheur, sans entourage. C'est une existence terne : point d'animation, peu d'argent, peu de force. Qui voit-elle ? les personnes avec lesquelles son travail la met en rapport ; quelques voisins qui viennent réclamer d'elle un service. Est-ce là un aliment pour cette partie d'elle-même qui se nourrit d'affection ? Non, le cœur de Madeleine, si fort qu'il soit, défaillera s'il n'y avait en sa pensée reconnaissante cette intention journalière de compter les compensations grandes et petites qui rendent sa vie supportable.

Souvent elle a été tentée dans sa dernière épreuve ; mais le voyageur s'accoutume à la marche, et nous savons mieux vivre quand nous avons vécu longtemps et utilement.

Ce repos de Madeleine, en ce moment où la nuit tombe, est une méditation. Mieux qu'autrefois dans son adolescence, elle regarde le passé, le présent, elle se recueille, c'est à Dieu qu'elle s'adresse. Écoutez les paroles qui, dans le calme, s'échappent de ses lèvres. Gardons-nous de troubler cette communication intime de la créature avec son Dieu.

« L'homme ne lit pas en lui-même à la lumière du soleil, c'est vous qui l'éclairez pour visiter son cœur, lueurs sans terme, mon principe et ma fin. Ma vie s'avance, elle a passé vite comme ces arbres que sur une route on voit fuir quand, soi, on court au but. »

Il y a des jours que je voudrais revoir, mais chaque instant glisse de nos mains dans l'éternité, vous

ne nous le rendez pas ; il a servi une fois, c'est assez pour que nous en ayons fait bon ou mauvais usage.

Je suis vieille, c'est-à-dire que la partie visible de mon être s'affaïsse : mes yeux sont affaiblis, tous mes sens ont gardé du voyage une lassitude qui n'a pas atteint le fond de mon âme ; sous vos yeux seulement, je puis avouer sa jeunesse, cette jeunesse que vous aimez. Quand le mal, grâce à vous, ne nous a pas touchés, nous conservons la chaleur. N'ayant point trouvé le bonheur ici au printemps, nous ne l'y cherchons pas au temps où le fruit va tomber. Merci, mon Dieu, d'avoir éloigné tout prestige ; quand on a beaucoup souffert, on voit le terme sans appréhension. Tous les liens sont rompus, on s'élève facilement... Qu'ai-je dit ? Est-ce une plainte ? Ingrate ! Vous aurais-je offensé ? Non, je ne vous reproche rien, ce que vous faites est bon. Si le labeur a été rude, il n'y a pas eu de détresse sans raison d'espérance. Quand j'ai eu soif, vous m'avez donné toujours cette goutte d'eau qui suffit au pèlerin pour attendre une source. Il n'est pas vrai qu'il y ait des ténèbres où l'homme s'agit sans secours. Lumière, vous pénétrez toujours dans sa prison obscure ; il ne faut qu'une fente, à peine visible, pour qu'un de vos rayons tombe au regard du prisonnier, et le réconforte en secret.

J'ai été jeune, et, quoique pauvre, ma part de bonheur était bonne au temps où je m'en contentais. Ce qui nous fait mal, c'est beaucoup moins la privation que le désir. Devant une joie quelconque, notre sourire est le même, et bien souvent les joies qu'on n'a pas achetées à grands frais valent plus que les autres.

J'ai été belle, tous les yeux me l'ont dit. Ma beauté, c'était ma richesse, et de tous mes sacrifices, celui-là n'est pas le moindre. Et pourtant, cette perte n'a pas été non plus sans avantage. Devenue laide, j'ai mieux discerné ceux qui m'aimaient. J'ai connu une sympathie nouvelle, celle qui, sans passer par le regard, va directement d'une âme à une autre, et s'y repose plus pure et plus délicate. Oui, quand rien de physique n'a prévenu, quand le cœur n'a subi aucune influence extérieure, il naît en l'homme un sentiment plus élevé dont l'estime seule est la base, et ce genre d'affection nous repose comme tout ce qui est immatériel.

Où donc, Seigneur, où donc est la plaie vive ? Où est ce déchirement sans pareil qui m'a laissée toute saignante ? Élise !... c'est elle que vous aviez étendue sur ma douleur comme un baume bienfaisant, c'est elle qui m'a suffi jusqu'à l'heure sévère où vous m'avez montré que vous seul suffisez. J'ai lu dans un beau livre cette pensée d'un saint : « *L'âme humaine est la capacité de Dieu, et tout ce qui est plus petit que Dieu ne peut pas la remplir.* »

On oublie sa propre puissance quand on croit qu'une affection profonde peut nourrir le cœur. Souvent je me suis surprise à penser que je ne pourrais pas vivre sans Élise, que son regard était mon refuge, que, privée de ce secours, je me trouverais dénuée de force, écrasée sous le poids que nous portions à deux. Vous me l'avez ôtée : de nos âmes collées ensemble, l'une a été prise, l'autre laissée... Soyez béni, ô mon Dieu ! Ces vides que la créature avait creusés en moi, c'est vous qui les avez remplis. Vous vous êtes infiltré comme une eau silencieuse qui

s'empare de toutes les issues, s'en va dans les bas-fonds, et monte, monte jusqu'au faite. Je suis toute seule, et j'en ai cru mourir : Je vous l'ai dit tout bas, je ne l'ai dit qu'à vous. Dans un seul jour, le monde entier est devenu pour moi un cachot, mais vous saviez que ma plainte était sans malice, vous l'avez excusée comme un murmure d'enfant, vous êtes venu revêtu de douceur, vous vous êtes approché, je vous ai reconnu au calme de vos pas. Quel respect pour la liberté de l'homme; vous l'avez dit vous-même : *Je me tiens à la porte, et je frappe*. Non, je ne vous ai connu que très-imparfaitement, tant que j'ai vécu appuyée sur une autre; maintenant, je sais mieux qui vous êtes. En vous, je trouve ce que j'ai trouvé dans Élise, et je trouve encore ce qui lui manquait; car la créature finie a des bords contre lesquels nous nous brisons, et vous n'en avez point, océan sans

rivage. Que l'homme, remué par ses passions, soit écrasé par la solitude, je le comprends; se rencontrer lui-même l'effraye, et vous rencontrer, vous, l'épouvante; mais pour l'âme de bonne volonté qui vous cherche, le mot *seule* n'enferme pas des douleurs sans espoir; elle souffre, mais elle se fortifie, parce que, manquant de tout, c'est de vous qu'elle emprunte ce qu'il lui faut pour vivre.

Recevez donc, Seigneur, l'hommage d'un cœur vrai : ce que vous m'avez donné m'a suffi; ce que vous en avez ôté, je le croyais nécessaire, et il ne l'était pas. Descendu au plus bas échelon du malheur, quand je lève les yeux, je ne vois plus que vous. Je compte en votre présence mes douleurs et mes joies, et je dis au fond de mon cœur : Toute vie malheureuse a ses compensations. Merci, mon Dieu!

M^{me} DE STOLZ.

LA SYRIE

(Suite.)

VII



Je dormais encore d'un profond sommeil, lorsque je fus réveillé en sursaut par les plaintes de M. d'Alpanin; il paraissait en proie à de grandes souffrances : sa respiration était bruyante et saccadée, ses dents claquaient avec force; je l'interrogeai, sa réponse, inintelligible, augmenta mes alarmes. Je me levai à la hâte, je fis du feu avec la pierre de mon fusil, et j'allumai la chandelle de résine fichée sur le bras de fer scellé au mur; la clarté douteuse qui s'en échappa me fit paraître encore plus livide le pâle visage de M. d'Alpanin. Je mis alors sur son lit toutes les couvertures du mien, je frottai ses tempes et le creux de ses mains avec l'eau-de-vie contenue dans ma gourde, et j'attendis le jour avec une grande impatience. Dès qu'il parut je sortis de ma chambre, et apercevant les laborieux dans la cour et le maître au milieu d'eux, qui leur donnait ses instructions, je courus à Ben Kavven, et je lui racontai, tout ému, le triste état dans lequel j'avais laissé mon compagnon. L'excellent homme en fut bien affligé; il vint avec moi à la chambre de M. d'Alpanin, lui adressa plusieurs questions, et, n'obtenant aucune réponse, il me dit ingénument qu'il le croyait bien malade, mais que ne comprenant rien à ce mal subit, il allait appeler sa fille et sa vieille servante, très-habiles à soigner tous les maux, et qui trouveraient probablement un remède convenable.

Les deux femmes arrivèrent en effet, elles examinèrent attentivement le malade, se firent part, à demi-voix, de leurs observations, puis la vieille Ma-

riem s'installa auprès du lit, tandis que sa jeune maîtresse descendait rapidement l'escalier. Je la vis traverser la cour, et, légère comme une biche, courir dans la campagne.

« Que va-t-elle faire avec tant d'empressement? me disais-je; y aurait-il quelque médecin dans les environs? »

Mais je compris bientôt le but de cette course à travers champs, car elle revint, un quart d'heure après, portant dans un panier rustique toute une moisson d'herbes et de fleurs qu'elle éplucha avec soin, et qu'elle fit bouillir quelque temps dans une petite marmite de terre; puis, ayant ajouté du miel à cette espèce de tisane, et soutenant fort adroitement la tête du malade, elle lui en fit avaler un petit verre.

« Vous le guérirez, n'est-ce pas, lui demandai-je à voix basse.

— La guérison est entre les mains de Dieu, me répondit-elle gravement.

— Pouvez-vous du moins me dire le nom de cette cruelle maladie?

— C'est la fièvre putride. »

Et comme je ne comprenais pas le mot arabe dont elle se servait :

« C'est la fièvre putride, répéta-t-elle en assez bon français; j'en ai déjà soigné deux ou trois dans le village, et, grâce au ciel, aucune n'a été mortelle.

— Eh quoi! vous savez le français! m'écriai-je avec surprise.

— Un peu, pas beaucoup, répondit-elle en souriant; ma mère, qui avait été élevée à Beyrouth dans un couvent de religieuses de votre pays, me parlait quelquefois cette langue. »

Elle soupirait en disant ces mots, et j'aperçus une larme au bord de ses paupières.

Cette émotion mal contenue arrêta sur mes lèvres les questions prêtes à s'en échapper; j'étais heureux cependant de la découverte que je venais de faire; il me semblait que, par cette communauté de langage, cette aimable fille devenait pour moi comme une sœur; combien je pourrais lui faire comprendre de choses que mon peu de savoir de la langue arabe m'aurait empêché d'exprimer! Elle, cependant, alla vaquer à d'autres soins, laissant son malade sous la surveillance de Mariem; mais elle revenait à de courts intervalles lui faire boire une tasse du breuvage qu'elle avait composé. Son père et son grand-père nous visitaient aussi bien souvent, et le curé du village ne tarda pas à nous offrir son assistance.

C'était un vieillard vénérable, qui donnait les meilleures heures de la journée aux devoirs de sa profession, et ses instants de loisirs à la culture d'un jardin, dont les fruits et les légumes suffisaient à ses modestes besoins. Il avait été marié avant d'entrer dans les ordres (1), mais cette union était restée stérile, et sa femme étant morte depuis longtemps, il consacrait à Dieu et au troupeau confié à sa garde les restes d'une vie irréprochable.

Je ne pouvais me lasser d'admirer avec quelle charité chrétienne et quelle fraternelle bonté tous ces braves gens prodiguaient leur cœur et leurs soins à l'étranger que le hasard avait rendu leur hôte.

Après quarante-huit heures de délire et de danger imminent, l'état de M. d'Alpanin parut s'améliorer; ce fut une grande joie pour nous tous; nous nous félicitions les uns les autres de le voir échappé à un si grand péril, et nous nous plaisions à regarder sa guérison comme prochaine. Je n'avais pas quitté le chevet de son lit pendant ces jours d'angoisse, mais je commençai alors à me permettre quelques promenades dans la campagne. Le petit Francis m'accompagnait d'ordinaire dans ces courses souvent lointaines, sautant comme un chamois de roche en roche, et venant en riant me tendre sa petite main dans les passages les plus difficiles. Quelquefois aussi je rejoignais Ben Kavven, que je trouvais dans ses champs à la tête de ses laboureurs; je me faisais expliquer ses projets, je contemplais ses travaux, et je demeurais confondu de surprise et d'admiration en voyant de mes propres yeux par quels miracles de patience et d'industrie la population chrétienne du Liban était parvenue à renouveler sur ces âpres montagnes, l'une des sept merveilles du monde antique, les jardins suspendus de Babylone. Quelles difficultés énormes il avait fallu surmonter pour féconder ces rochers arides en apportant peu à peu, par des chemins presque impraticables, la terre végétale que je voyais couverte de riches moissons, entourée de palissades, et soutenue par des terrasses en maçonnerie; que de temps et de fatigues pour creuser ces canaux d'irrigation, pour préparer aux rapides torrents un cours moins destructeur, pour étayer le sol; et que de peine il faut

encore pour entretenir ces ouvrages de géants, et en recueillir tout le fruit!

Il m'arrivait aussi de m'attacher aux pas du vieux cheik, et de l'aider dans les petits travaux qu'il faisait encore autour de son logis, sarclant les mauvaises herbes, coupant çà et là une branche gourmande, redressant, à l'aide d'un tuteur, un jeune arbre incliné vers le sol; j'écoutais avec une attention qui le flattait les récits des luttes sanglantes auxquelles il avait pris une glorieuse part.

Son mariage avec une jeune fille de la famille Schehab, l'une des plus anciennes du pays (1), l'avait allié au fameux émîr Béchir (2), qui gouverna près d'un demi-siècle le Liban avec une incontestable habileté, mais aussi avec un grand despotisme, exerçant contre les Druses, ces éternels ennemis des chrétiens, de sanglantes représailles, et sacrifiant sans pitié tout ce qui lui faisait ombre. Lorsque les montagnards, poussés à bout par ses exactions, avaient pris les armes contre lui, le cheik Kavven n'avait jamais voulu séparer sa cause de celle de ses frères opprimés; l'émîr s'était vu plusieurs fois obligé d'abandonner les hautes montagnes du Liban, et de chercher un refuge dans son palais de Deir-el-Kamar, mais il parvenait toujours, à force de ruse et d'habileté, à ressaisir le pouvoir, et de terribles vengeances ensanglantaient son triomphe. Ses parents les plus proches étaient les plus exposés à son ressentiment; il avait mis à mort plusieurs de ses neveux, il avait fait couper la langue et crever les yeux à d'autres membres de sa famille, attirés près de lui par de trompeuses promesses. Le cheik Kavven lui-même n'avait échappé qu'avec peine à ce terrible parent, et longtemps il avait été obligé de se cacher dans la montagne dont il connaissait tous les détours, et où ses amis se disputaient l'honneur de le dérober aux recherches des sicaires de l'émîr. Il regrettait cependant ce cruel tyran, dont il admirait la constance et la fermeté d'âme; il louait son génie, l'éclat dont il savait s'entourer, qui rejaillissait, selon lui, sur la nation entière, et j'ai vu beaucoup de Maronites être de cet avis (3).

Tous ces événements et plusieurs autres encore fournissaient au vieux cheik une foule de récits amusants et qui avaient tout l'attrait de la légende; il était doué d'une éloquence naturelle qui charmait ses auditeurs.

Un matin que j'avais devancé le soleil, et que,

(1) La famille Schehab, originaire de la Mecque, a gouverné le Liban depuis 1109 jusqu'à nos jours.

(2) Ce célèbre émîr, issu d'une famille d'origine musulmane, qui avait embrassé la religion des Druses, demanda le baptême et fit bâtir une chapelle dans son palais, ce qui ne l'empêchait pas d'y conserver une mosquée et d'assister aux mystères des Druses. Aussi, Turcs, Druses et Maronites soutiennent-ils également qu'il était de leur religion.

(3) En 1832, lorsque Méhémet-Ali, levant l'étendard de la révolte, envoya son fils Ibrahim conquérir la Syrie, l'émîr Béchir prit parti pour le vice-roi d'Égypte; aussi, lorsqu'en 1840, les Anglais et les Autrichiens aidèrent la Porte à reprendre cette contrée, un firman du grand seigneur prononça-t-il la déchéance du vieil émîr, qui fut obligé de quitter pour la dernière fois son palais de Deir-el-Kamar, pour se livrer au commandant de la station anglaise, qui le fit transporter à Beyrouth, puis à Brousse, où il mourut longtemps après.

(1) Par une exception accordée aux Maronites par les souverains pontifes, les prêtres séculiers peuvent être mariés, pourvu que le mariage ait précédé leur ordination; le patriarche, les évêques et les religieux suivent la loi du célibat.

mon fusil sur l'épaule, je parcourais la campagne toute parfumée de la senteur des arbres résineux et des plantes aromatiques, je fus un peu surpris d'apercevoir de loin, à travers le feuillage, une forme blanche qui se baissait et qui se relevait à de courts intervalles. Je me dirigeai aussitôt sur le bouquet de sycomores, qui me la cachait à demi; mais, avant même que j'eusse atteint ce bosquet, je reconnus Elia qui s'avancait, vêtue d'une simple tunique blanche, et suivie d'un mouton à grosse queue, semblable à celui que j'avais admiré au bord de la fontaine; elle portait dans ses bras, gracieusement arrondis, deux énormes gerbes de fleurs encore humides de rosée; c'étaient des mandragores à l'odeur pénétrante, des genêts aux parfums d'orange, des anémones de toutes les nuances, des roses de Jéricho, des lilas de Judée.

« Qu'allez-vous faire de toutes ces richesses? lui dis-je en l'abordant.

— Elles vont me servir à décorer notre église, car c'est demain dimanche, et nous n'avons pas, comme à Damas, des vases d'or et des tableaux peints à l'huile; mais Dieu, qui voit le fond des cœurs, se contente de notre offrande.

— Puis-je vous aider à porter les gerbes odorantes que vous venez de moissonner?

— Je le veux bien, me dit-elle, cela me permettra de les grossir encore; j'ai laissé de si belles fleurs au bord du grand ruisseau!

— Allons les cueillir, si vous désirez, lui dis-je. »

Nous déposâmes les deux gerbes au pied d'un sycomore pour les reprendre au retour, et je suivis la fille des montagnes dans un sentier à pic, le plus dangereux peut-être que j'eusse encore parcouru; elle le descendit d'un pied léger, malgré les cailloux mouvants qui roulaient sous nos pas, et sans souci des précipices au fond desquels ils allaient s'engloutir; j'étais fort peu rassuré pour elle et pour moi, et je répondais à peine aux questions qu'elle m'adressait de temps en temps. Combien fut grande ma surprise, en me retrouvant, tout à coup, près de la source limpide, à vingt pas de laquelle Mustapha avait établi notre kan la première nuit de notre voyage. C'étaient bien les mêmes eaux naissantes, se précipitant en flots écumeux, et formant une poussière humide, diaprée de toutes les couleurs de l'iris, c'était le même caroubier séculaire ombrageant le plateau, les mêmes broussailles que nous avions explorées huit jours auparavant; je reconnus la place où nos moukres avaient allumé du feu, mais des traces plus récentes accusaient le séjour de nouveaux voyageurs dans ce kan improvisé; des pas d'hommes et de chevaux étaient empreints sur le sable, et quelques grains d'orge, que les oiseaux se disputaient entre eux, venaient d'être répandus sur le sol.

« Je connaissais déjà ce site, dis-je à Elia, qui m'en faisait admirer les beautés. »

Je lui racontai alors ce qui m'était arrivé le premier jour de notre voyage, et comment je l'avais aperçue puisant de l'eau à la fontaine.

« Mais par quel miracle sommes-nous venus ici en si peu de temps, tandis que je m'en croyais si loin? lui dis-je.

— On voit bien que le seigneur franc n'a pas l'habitude de nos montagnes, répondit-elle avec son doux sourire; un sentier à pic, comme celui que nous ve-

nons de descendre, permet quelquefois d'arriver en une demi-heure au même but que l'on aurait mis tout un jour à atteindre par une meilleure route. Ces gorges profondes, ces chemins tortueux mettent des distances énormes entre des villages si rapprochés en réalité qu'on peut se transmettre les nouvelles de l'un à l'autre en parlant un peu haut; par exemple, il faut six heures de marche, à pied ou à cheval, pour aller de chez nous à Gostha, ce qui fait que je ne verrai plus mon filleul avant la récolte des cocons; mais si j'étais petit oiseau, j'irais tous les matins en droite ligne lui donner un baiser, et je serais de retour avant le lever du soleil pour traire les chèvres et pour allumer le chibouke de mon grand-père; malheureusement je n'ai pas d'ailes!

— En êtes-vous bien sûre? lui dis-je en la contemplant toute resplendissante de beauté; les anges ont aussi des ailes, dit-on; je vous ai pris pour un ange la première fois que je vous ai vue, et je suis toujours tenté de le croire.

— On m'avait dit que les Francs aimaient à flatter les jeunes filles, et qu'ils ne se faisaient pas faute de mentir pour cela, répondit-elle moitié souriant, moitié fâchée; je vois bien que l'on m'avait dit vrai. »

Elle se mit à cueillir des fleurs avec une ardeur nouvelle, butinant, ça et là, tout ce qui se trouvait à sa portée.

« Comment le seigneur d'Alpanin a-t-il passé la nuit? me demanda-t-elle après un moment de silence.

— Fort tranquillement, lui répondis-je, il sera bientôt guéri tout à fait; alors il me faudra dire adieu à votre excellent père, au vénérable cheik, à vous tous qui nous avez si bien accueillis, et vous oublierez le pauvre voyageur, qui se trouve si heureux dans vos montagnes.

« Nous ne t'oublierons point, répondit-elle simplement, nous prierons pour toi tous les jours, ne sommes-nous pas frères par la religion? »

Cette conversation fut interrompue par un bruissement de ronces et d'épines; les broussailles s'écartèrent et livrèrent passage à une créature humaine qui montra soudain sa face repoussante.

C'était un homme fort et trapu, portant la robe rayée et le turban blanc des Druses; ses joues étaient creuses, son œil perçant; sa barbe, déjà grisonnante, tombait inculte jusque sur sa poitrine, et une farouche tristesse était répandue sur son visage.

« Toi ici! s'écria la jeune Syrienne en tressaillant, et en se rapprochant de moi par un mouvement instinctif.

— Est-ce que tu es fâchée de m'y voir? dit le Druse en fronçant le sourcil.

— Je te croyais parti pour un long voyage, reprit-elle en évitant de répondre à sa question.

— Le froment a mûri deux fois depuis mon départ, et Zebdanir, mon fils aîné, est un homme aujourd'hui; mais je vois que le temps ne t'a pas paru long pendant mon absence, ajouta-t-il ironiquement.

— J'ai tant de choses à faire à la maison depuis la perte de celle qui dort là-bas de son dernier sommeil, dit-elle en fixant le mécréant avec une singulière expression de reproche et de douleur.

— Et c'est pour cela que tu passes tes journées à te promener avec ce chrétien inconnu?

« Le seigneur franc n'est plus un inconnu pour moi, reprit-elle vivement, il est notre hôte depuis plusieurs jours déjà, et nous le traiterons comme tel tant qu'il nous fera la grâce de rester chez nous. »

Le Druse jeta sur moi un regard oblique, que je soutins avec fierté, prêt à lui riposter vigoureusement, s'il en venait de la défiance à quelque agression; mais il sembla faire un effort sur lui-même, et, après un instant de silence, il reprit d'un ton moins rogue :

— Comment se portent ton père et ton grand-père depuis que je ne les ai vus ?

« Grâce à Dieu, tous deux sont en bonne santé.

— C'est bien, reprit-il sèchement; annonce-leur ma visite.

« Tu seras obéi, dit Elia, en ramassant à la hâte les fleurs dispersées sur le sol.

— Encore un mot, ajouta-t-il, comme elle se disposait à remonter le sentier : j'ai rapporté de mon voyage des yatagans et des poignards damasquinés pour mes fils et pour mon gendre, et des bijoux d'or et d'argent pour les femmes de ma famille; tu n'as pas été oubliée, et j'ai dans ma valise le collier et les pendants d'oreilles qui te sont destinés.

— Merci de ta bonne intention, répondit Elia froidement, mais garde tes bijoux pour d'autres que pour moi, je n'ai plus de goût à la parure depuis la mort de celle que tu sais.

— Tous les hommes sont mortels, répondit le Druse en forme de sentence; faut-il pleurer toute la vie ceux qui nous précèdent dans la tombe ?

— Je ne me consolerais jamais du meurtre de ma mère ! répondit-elle en éclatant en sanglots. »

Le Druse poussa comme un rugissement terrible; les muscles de son cou se gonflèrent, ses yeux s'injectèrent de sang, et sa main crispée saisit le manche de son poignard.

Prompt comme l'éclair, je me rapprochai d'Elia, dont je m'étais éloigné par discrétion, prêt à fondre sur le Druse s'il eût voulu faire un mauvais coup; mais il surmonta sa fureur, et, levant les épaules avec mépris :

« Tu es folle ! dit-il; adieu, nous nous reverrons. »

Et il s'enfonça dans les broussailles.

« Allons-nous-en, me dit Elia fort émue; qui sait ce qui serait arrivé si tu ne t'étais trouvé là !... »

Elle courait plutôt qu'elle ne marchait dans le sentier abrupt où je la suivais à grand'peine, et nous arrivâmes bientôt à l'endroit où nous avions déposé les fleurs. S'arrêtant alors toute palpitante, elle se retourna vers moi, et, me souriant au milieu de ses larmes :

« Tu m'as sans doute trouvée bien méchante, dit-elle; mais si l'agneau, qui fait retentir les airs de ses bélements plaintifs, pouvait connaître celui qui l'a privé de sa mère, il lui montrerait les dents malgré sa faiblesse et sa douceur; je t'en supplie, ajouta-t-elle en joignant les mains avec un geste plein de grâce, oublie tout ce que tu viens de voir et d'entendre, afin de ne pas emporter trop mauvaise opinion de ta sœur de la montagne.

— Comment pourrais-je mal penser de vous, si bonne et si charmante ! lui dis-je avec l'accent du cœur. »

J'éprouvais cependant un vif désir d'avoir l'explication de l'étrange scène dont je venais d'être témoin, mais je n'osais questionner la jeune fille à ce sujet, je n'avais point le droit de le faire, et je sentais bien qu'il n'était pas délicat de profiter de son émotion pour lui arracher ses secrets.

Comtesse DE LA ROCHEBE.

(La suite au prochain numéro.)

QUELQUES PAGES D'UN VIEUX CAHIER



Le soir tombait, le soir transparent d'une longue et brillante journée de juin. Jamais peut-être le parc de La Roseraie n'avait été plus beau qu'à cette heure où les dernières lueurs du soleil empourpraient le sommet des arbres et où, dans le ciel d'un bleu pur, montait, comme une nacelle d'argent, le croissant de la lune. Il faisait sombre sous les bosquets, mais quelques rayons éclairaient encore

la pelouse et le parterre, et laissaient voir, à leurs clartés douces, la beauté des fleurs, qui s'abreuyaient d'ombre et de rosée. On n'entendait que la musique des feuilles, tremblantes sous un vent léger, et la voix harmonieuse d'un petit ruisseau, qui sautait en babillant sur les roches. C'était un moment délicieux d'harmonie et de recueillement. Mais qui ne sait que le calme de la nature est trop souvent en opposition avec les orages du cœur de l'homme, que le soleil éclaire des larmes, que les étoiles voient des insomnies, et que les magnificences riantes des parcs et des châteaux ne garan-

tissent pas la félicité de leurs éphémères possesseurs ?

Cette vérité, vulgaire comme un proverbe, semblait applicable aux habitants de la Roseraie : ils n'étaient que deux, le père et la fille ; le père encore dans la vigueur de l'âge, la fille déjà en possession de tous les droits de la jeunesse et de la beauté, et le pauvre voyageur fatigué qui passait à pied devant la grille du château, et qui embrassait d'un coup d'œil les sombres futaies, la pelouse avec ses corbeilles de roses et sa bordure de pervenches, les hautes fenêtres de la salle à manger, ouvertes, laissant voir, dans leurs cadres lumineux, une table mise, la blancheur du linge, l'éclat de l'argenterie et deux personnes assises dans un tranquille tête-à-tête, le pauvre voyageur se disait peut-être :

« Qu'ils sont heureux ceux-là ! que ne suis-je à leur place ! »

Mais s'il s'était approché, il aurait vu que le père et la fille étaient en deuil, et qu'ils portaient la douleur plus sur le visage que sur les vêtements. L'épouse, la mère n'était plus au foyer, et un abattement profond se lisait sur le front du mari, qui semblait chercher du regard et du cœur la compagne absente, le regard qui répondait au sien, l'âme où sa parole trouvait un si prompt accueil.

La jeune fille, Frédérique, était préoccupée aussi et une ombre de tristesse voilait sa physionomie animée et riante ; pourtant, le deuil de ses vêtements s'était déjà éclairci, et elle était à l'âge où l'on regarde plus l'avenir que le passé. Elle servait attentivement son père, mais elle ne parlait pas, et lui-même acceptait ou refusait d'un geste, sans lever les yeux, sans ouvrir la bouche. Une pénible contrainte, pareille à un manteau de plomb, semblait peser sur tous deux. Quand le souper fut fini et que le domestique se fut retiré, M. de Caubert se leva, et, les mains derrière le dos, il se promena dans la chambre, d'un pas lent et monotone, tandis que Frédérique jetait distraitemment les yeux sur un numéro du *Correspondant*, tout frais arrivé, mais, certes, son esprit était à mille lieues de ce que ses yeux lisaient, mais vers quels parages naviguait-il ainsi à toute vapeur ? Qui peut dire le chemin rapide que font nos idées et par quels étranges anneaux elles se rattachent les unes aux autres ? Peut-être sa pensée flottait-elle des jeunes saules qui ombrageaient le tombeau de sa mère aux vieux arbres d'un jardin où, dernièrement, elle avait passé quelques moments heureux, — les premiers depuis que la mort était entrée dans la maison paternelle ; — peut-être voyait-elle, comme dans un rêve, à côté de la figure attristée et sévère qui passait devant elle dans l'ombre, un autre visage, une tête hardie et martiale, dont le regard s'adouçissait quand il se dirigeait de son côté... peut-être, remontant le cours des années, revoyait-elle quelque scène de son enfance dont la pelouse ou la salle à manger avait été le théâtre ? je ne sais, mais elle rêvait.

M. de Caubert mit fin à sa promenade ; il vint s'asseoir, parcourut le journal, le rejeta, saisit machinalement le nécessaire d'ivoire que Frédérique avait posé sur la table, et le roula dans sa main ; mais ses yeux s'y arrêtaient, il vit le nom de *Julie*, le nom de sa femme, tracé en lettres d'or sur cet objet, et se souvint que jadis lui-même l'avait placé

dans la corbeille de mariage, et une larme rougit sa paupière. Il surmonta cette émotion dont sa fille ne s'était pas aperçue, et lui dit avec une apparente tranquillité :

« Frédérique, j'ai réfléchi à ce dont nous avons parlé hier ensemble, et puisque tu le désires, ce mariage se fera. J'écrirai demain à ma sœur, je la prierai de nous amener le colonel Saunois, nous réglerons nos conventions, et dans six semaines, ma fille, tu seras mariée. »

Frédérique rougit beaucoup, baissa la tête et répondit enfin d'une voix intimidée et hésitante :

« Je vous remercie, mon père, vous êtes trop bon mille fois... mais, mon Dieu ! vous consentez et vous n'approuvez pas ! »

— Je ne t'ai pas caché mes sentiments, Frédérique, ni mon égoïsme paternel. Il est vrai que, me trouvant tout à fait seul depuis la mort de ta pauvre maman, j'avais arrangé, j'avais rêvé autre chose. Je ne voulais pas te condamner au célibat, ma petite ! mais il me semblait que tu aurais pu te marier sans t'éloigner de moi, sans mettre la France peut-être entre nous deux. J'avais tort, sans doute, puisque tu places ton bonheur ailleurs. Je ne connais du colonel Saunois que son nom, sa position, et le bien que ma sœur m'en dit et que tu en penses ; j'espère qu'il te rendra heureuse.

— Papa, vous ne paraissiez pas en être sûr ?

— C'est un étranger pour moi, Frédérique, je ne le connais ni ne le connaîtrai, puisqu'il t'emmènera le lendemain des noces. »

Frédérique soupira un peu et dit avec embarras :

« Papa, ne pourriez-vous pas venir avec nous ? »

— Non, mon enfant, je ne quitterai plus cette maison où j'ai vécu avec ta mère... ne t'inquiète pas de moi. »

Il se leva en disant ces mots, prit un flambeau, se pencha vers sa fille, et la baisa sur la joue en disant :

« Bonsoir, Frédérique, j'écrirai demain. »

Et il sortit de la chambre.

Elle resta immobile un instant, puis, à son tour, elle voulut regagner son appartement ; elle avait besoin d'être seule. En passant d'un pied léger devant la chambre de M. de Caubert, elle l'entendit marcher de ce pas triste et régulier qu'elle connaissait trop bien, car, depuis qu'il était veuf, il employait une partie des nuits à se promener ainsi, elle crut surprendre un long soupir, et, agitée, émue, elle rentra chez elle.

II

Ses vœux étaient accomplis. Cinq mois auparavant, elle s'était rencontrée chez sa tante avec un homme, dont les qualités et les défauts étaient faits exprès pour exalter une tête vive et un cœur aimant. Jeune enciente, résolu et distingué, intelligent et brave, le lieutenant-colonel Saunois s'était fait remarquer parmi tant d'hommes vaillants, dans les guerres d'Afrique, à l'Alma, à Sébastopol ; il avait au visage de nobles cicatrices, et sur sa poitrine une constellation de croix et de médailles ; un avenir rapide et magnifique devait s'ouvrir devant lui, si quelque balle ne l'arrêtait en chemin, et les dangers courus, ceux qu'il affronterait encore, l'envi-

ronnaient d'une auréole brillante et mélancolique à la fois. Il s'occupa beaucoup de Frédérique, et ne cacha pas à sa tante les sentiments qu'elle lui inspirait. Celle-ci, étourdie en dépit de ses quarante ans, très-accessible aux idées romanesques, protégea le roman éclos chez elle, et alluma dans l'esprit de sa nièce cette préoccupation incessante, cette idée fixe qu'on croit souvent de l'amour. Un grain d'ambition s'y mêlait peut-être, car le colonel aurait pu graver au bas de son blason militaire la devise de Fouquet : *Où ne monterai-je pas ?* et, encouragé par le silence éloquent de la jeune fille, par l'amitié un peu folle de la tante, il présenta sa demande à M. de Caubert, et il allait être accepté, le désir de la fille dominant celui du père.

Le cerveau de Frédérique était en feu ; elle avait en ce moment beaucoup plus d'agitation que de joie ; elle aurait voulu parler, marcher, courir, dépenser enfin par un peu de turbulence physique le trouble de son âme, et ne sachant que faire, ayant en quelque sorte en horreur le repos et le silence du lit, elle se mit à son petit bureau, et écrivit d'une main fiévreuse :

« Mon père a consenti, chère tante ; demain il va vous l'écrire et vous prier de nous rendre visite avec M. Saunois. Vous viendrez, n'est-ce pas, vous ne me laisserez pas seule dans ce moment où j'aurai tant besoin de vous ! J'ai mille et mille choses à vous dire ! Il y a une heure encore, je croyais que papa ne consentirait jamais, tant il m'avait parlé fortement contre ce mariage qui m'enlèverait à mon pays et à ma famille pour me donner à un étranger, c'est ainsi qu'il appelle M. Saunois. J'étais triste, j'ai dit mes petites raisons, et sans oser lui ouvrir tout mon cœur (vous savez, ma tante, que papa est fort imposant, et qu'il me fait un peu peur), je lui ai avoué que j'espérais être heureuse avec M. Ernest.

« — C'est autre chose, a-t-il dit alors ; je croyais, jusqu'ici que tu pensais comme moi, et que l'idée de nous séparer n'était pas entrée dans ta tête. Je réfléchirai. »

« Il a réfléchi et il consent. Pauvre papa ! il m'en coûtera bien de le quitter, de le laisser seul dans ce grand château où maman n'est plus pour lui tenir compagnie et l'égayer, maman qu'il préférerait à toute chose au monde ; mais enfin, n'est-ce pas là le sort des femmes ? ne quittent-elles pas toujours leur père et leur mère pour aller avec leur mari ? je ne fais pas mal, il me semble. Papa, d'ailleurs, est jeune encore, il aime l'étude, la chasse, il exploite lui-même, il est maire de sa commune et membre du conseil général, voilà bien des occupations qui le distrairont ; je lui écrirai très-souvent, et j'exigerai que mon mari lui écrive aussi ; nous viendrons le voir, et si M. Ernest avance rapidement, s'il devient général et commandeur de la Légion d'honneur, certainement, papa sera flatté. Voilà bien des châteaux en Espagne, direz-vous, chère tante, c'est qu'il faut que je me distraie aussi ; je devrais être contente, mon bonheur est assuré, je vais épouser celui que vous, qui êtes une si parfaite amie, avez choisi pour moi, et pourtant j'ai un poids sur le cœur ; l'air triste et sévère de papa me fait mal. Pourquoi ce qui me rend contente lui fait-il de la peine ? Quand il connaîtra M. Ernest,

peut-être les choses iront-elles mieux ; oh ! s'il pouvait l'entendre raconter sa première campagne, celle de Constantine, où il a été blessé au front, et celle de l'Alma, où il a eu deux chevaux tués sous lui ! S'il le voyait comme nous l'avons vu dans ces soirées, sous vos grands platanes, quand il nous racontait ce qu'il avait remarqué et appris en Afrique et à Constantinople, et, qu'après nous avoir fait pleurer, il nous faisait rire, en nous répétant les bons mots de ses soldats, papa l'aimerait aussi, mais je crains bien que jamais ils ne soient assez bons amis pour que le colonel s'épanche avec lui. La vie est quelquefois bien difficile, chère tante... »

Elle s'arrêta et jeta tout à coup sa plume qui ne rendait pas bien sa pensée, car il y avait au fond de son âme un conflit de sentiments intimes qu'elle ne pouvait traduire ; c'était, comme dans les révolutions de nos jours, le passé en opposition avec l'avenir. Elle repoussa sa lettre en se disant : Je la finirai demain matin ; et elle se mit à ouvrir les tiroirs de son secrétaire pour y chercher une distraction à ses pensées. Tout sert en de pareils moments.

Le premier tiroir, qu'elle referma vivement, ne contenait que son argent du mois, avec le carnet qui servait à inscrire ses dépenses ; dans le second se trouvaient quelques lettres de ses amies, de ses cousines, Alix, Hortense, Marie, premières confidences de ces cœurs innocents, joyeux gazouillements de l'enfance qui n'avaient plus de charme pour la jeune fille qu'entraînaient les passions d'un âge plus avancé ; dans le troisième, elle avait rangé ses thèmes et ses compositions ; elle y jeta un coup d'œil. Partout, au milieu de son écriture d'enfant, elle reconnut l'écriture hardie de son père et les jolis caractères de sa mère ; tous les deux avaient corrigé ses premiers essais. Elle se rappela avec quel zèle et quelle tendresse ils s'occupaient de son éducation, combien de difficultés ils lui avaient épargnées, que d'encouragements ses moindres succès avaient obtenus ! Si elle savait l'anglais, n'était-ce pas sa mère qui le lui avait appris presque en jouant ? Son goût pour l'histoire ne lui venait-il pas de son père ? ne s'était-il pas remis à ses études pour mieux enseigner sa fille ? Elle se souvint de leur vie domestique, que la chaleur des affections animait, illuminait d'une si douce flamme ; de cet amour profond de deux êtres qui se concentraient sur elle, elle, leur bien, leur orgueil, leur joie, où chacun retrouvait quelque chose de l'autre, et voyait sur son front d'enfant une ressemblance bien-aimée. Que restait-il maintenant à son père ? Elle, elle seule. Et dans peu de jours, que lui resterait-il ? Rien.

Elle ferma ce tiroir d'où s'enlevaient, comme une nichée d'oiseaux, mille souvenirs, dont la douceur, à l'heure présente, se changeait en tristesse. Dans le quatrième tiroir, elle avait déposé, et n'y avait jamais regardé depuis, les bijoux de madame de Caubert, et un petit cahier rempli de dessins, de lettres, de réflexions, album et journal à la fois, pieuse relique où l'âme de sa mère vivait tout entière. Jusqu'alors, elle n'avait pas eu le courage de l'examiner, et elle avait remis ce soin à des temps plus calmes, à cette époque où le chagrin lui-même n'est pas sans quelque douceur :

Des maux qui ne sont plus l'amertume s'efface.
Et quand la main du temps en adoucit la trace,
Le malheur est presque embelli!

Quoique le calme ne fût pas venu, elle ouvrit cependant le vieux cahier. Il datait d'avant sa naissance; sa mère était jeune fille encore lorsqu'elle l'avait commencé. Il s'y trouvait d'abord quelques souvenirs de voyage : des violettes séchées et pâlies, des feuilles de lierre, des fleurettes étaient collées sur la première page; autour était écrit : *Cueillies sur les ruines du château de Grignan*. Un joli dessin à la plume représentant une vue de Notre-Dame-des-Ermites, une autre des bords de la Meuse, rappela à Frédérique combien sa mère avait conservé de fraîches et vives impressions de ce voyage, fait à dix-huit ans avec toute sa famille. Quelques pièces de vers, copiées de sa main, disaient combien elle avait le goût délicat et pur : c'était un choix exquis, puisé aux sources les plus limpides. Par-ci, par-là, se trouvaient encore des fleurs, des feuillages, accompagnés d'une date; sans doute, ils rappelaient un paysage chéri, une promenade dont on avait voulu garder au moins une image; une petite couronne de myosotis, que le temps avait presque réduite en poussière, entourait une date et deux noms : *Douze juin 18... Robert et Julie*. C'était le premier témoignage d'un innocent et saint amour. Plus loin, en grosses lettres se lisait : *1^{er} octobre 18... Jour de notre mariage. Mon Dieu, bénissez-nous, guidez-nous!*

A partir de ce jour, l'album prenait une teinte plus sérieuse. On y trouvait des citations, des extraits d'ouvrages graves et distingués que les deux époux avaient sans doute lus en commun; puis, une prière. La jeune femme rendait grâce à Dieu de son bonheur. La naissance d'un premier enfant était indiquée, et sa mort peu de temps après. Quelques paroles de la sainte Ecriture accompagnaient cette date douloureuse :

Il ne viendra plus vers moi, mais moi j'irai vers lui.

Et Jésus dit : Laissez les petits enfants venir à moi. Il les conduira aux sources d'eau vive.

Une année plus loin, la naissance d'un second enfant, d'une petite sœur que Frédérique n'avait pas connue, était annoncée, mais elle aussi ne vécut que peu de temps. Sous la date de sa mort, une main tremblante avait copié les beaux vers de Reboul : *Un ange au radieux visage*, et une pensée cueillie sur la tombe des deux petits enfants, marquait la fin de ces strophes tristes et charmantes.

Enfin la naissance de Frédérique se trouvait inscrite en ces termes : *10 avril, jour de la naissance de mon bien-aimé mari, Frédérique est née, Dieu soit mille fois béni!*

Plus loin, après le récit de quelques événements domestiques, l'annaliste du foyer continuait :

« Je ne puis assez remercier Dieu de nous avoir accordé cette chère petite pour remplacer ceux qui ne sont plus avec nous. Mon pauvre mari n'était pas guéri de la blessure que la mort de ces petits innocents lui avait faite. Il les a tant pleurés! Mais depuis qu'un nouveau berceau habite la maison, il revit, il sourit à l'avenir, et je dois d'autant plus aimer ma chère Frédérique qu'elle a rendu la joie

à son père. Mon Dieu! laissez-la auprès de nous, et vous, mes chers enfants envolés, priez, priez pour votre petite sœur!

» Frédérique grandit, se développe comme une fleur au soleil de mai; elle commence à nous connaître, et hier, se détachant de mon sein, elle a tendu les bras à son père. Il a été ému, et il m'a dit les larmes aux yeux : « Ne trouves-tu pas qu'elle ressemble à la fois à son frère et à sa sœur? elle a le regard de Frédéric et le sourire à fossettes de Nalorie. »

« — Avec plus de force et de vie, répondis-je. Il m'embrassa pour avoir dit cela. »

» Que ces petits êtres ont de puissance sur l'âme qui les aime! Je veux écrire ici un fait arrivé il y a plus de six mois, mais que je n'oublierai jamais, et qui m'inspire envers Dieu une vive reconnaissance. Je n'avais jamais connu à mon bon mari qu'un seul défaut, nuage étendu sur un cœur d'or; il était un peu trop vif, et la spontanéité de ses premiers mouvements l'emportait souvent au delà des bornes. Un de ces jours de printemps, au milieu d'une promenade que nous faisions avec Frédérique, Robert s'aperçut qu'un travail qu'il avait commandé ne s'était pas exécuté, et, par malheur, l'ouvrier qui avait reçu les ordres se trouva sur notre passage. Le mécontentement était légitime, mais l'expression en fut, hélas! bien violente. Frédérique, que je tenais sur mon bras, rougit, dilata ses grands yeux, et en entendant vibrer haut la voix de son père dont elle n'a jamais connu que les cordes les plus douces, elle se mit à pleurer, et je la sentais toute tremblante, toute frissonnante. Je hâtai le pas, et Robert resta en arrière, occupé de ses travaux et des justifications que l'ouvrier lui présentait, en tremblant aussi. Quand il revint le soir, il courut vite à Frédérique qui, assise sur le tapis, jouait avec ses poupées; je croyais que, comme de coutume, elle allait lui jeter les bras autour du cou, mais la mémoire fidèle de l'enfant avait gardé les traces de sa frayeur : à la vue de son père, elle détourna la tête, et fit un mouvement de son petit bras pour le repousser. Je courus à elle :

« C'est papa, dis-je, embrassez papa, Frédérique! »

« — J'ai peur, s'écria-t-elle, en s'attachant à moi, j'ai peur! prends-moi, maman! »

» Mon pauvre cher Robert pâlit : je donnai l'enfant à sa bonne :

« Elle est mal disposée, dis-je. »

« Non, répondit-il, c'est ma sottise colère de tantôt qui l'a ébranlée. Je lui ai fait mal. »

» Il resta un instant en silence :

« Julie, reprit-il enfin, je me corrigerai, je ne veux plus effrayer notre enfant. »

» Et il a tenu parole. Ne dois-je pas remercier Dieu?

» Horribles terreurs pendant trois jours! Frédérique a été aux portes de la mort! que de prières! nos deux âmes n'en faisaient qu'une pour supplier le maître de la mort, pour lui dire cette parole puissante : *Si vous voulez, Seigneur, vous pouvez la guérir!* Une nuit, mon mari m'a dit :

« Je voudrais promettre quelque chose à Dieu, s'il nous la rend; faisons un vœu pour elle! »

« Que promettons-nous?

« Eh bien, promettons de pourvoir à l'éducation

et au sort de trois petites orphelines de l'âge de Frédérique. Consens-tu, ma femme?

— Ah! de grand cœur! »

» Notre vœu est accompli, et aujourd'hui nous avons mené en triomphe nos chères orphelines à la maison des Sœurs de la Charité. Elles y seront élevées, et plus tard, nous les doterons. Que ces pauvres petites me sont chères!

» L'éducation de Frédérique nous occupe maintenant, et nous refaisons pour ainsi dire nos propres études, pour rendre le chemin plus facile à notre écolière. Je l'avoue, quelque précieuse que me soit l'éducation de ma fille, j'en laisse le soin et la direction à mon bon Robert; ma santé un peu faible, les soins de ma maison, m'empêchent de m'y adonner tout entière : je suis si bien suppléée d'ailleurs! Mon mari, plus instruit que moi, est le plus zélé, le plus doux des professeurs; il enseigne avec charme, mille fois mieux que je ne pourrais le faire, et les progrès de sa fille sont sa préoccupation constante. Pour elle, il a même abandonné ses études particulières qui, jusqu'ici, lui avaient pris beaucoup de temps, et pour qu'elle puisse toujours l'accompagner à la promenade, il a presque entièrement sacrifié ses plaisirs champêtres, la pêche, la chasse, les grandes courses à cheval dont il s'amusait tant autrefois. Elle remplace tout cela. Bientôt elle fera sa première communion; elle deviendra de plus en plus la fidèle compagne de celui qui, depuis qu'elle est née, n'a vécu que pour elle.

(Les derniers mots du cahier semblaient d'une date assez récente.)

» Je suis éclairée sur mon état : avant peu de mois, avant peu de semaines peut-être, Dieu me redemandera ce qu'il m'a prêté... la vie. Que sa sainte volonté soit faite! je n'ai que des grâces à lui rendre, et quoique je regrette la terre, où j'ai trouvé plus de bien que de maux, je vais à mon Rédempteur avec amour et confiance. Ce qu'il décide doit être bon pour sa créature. La douleur de ceux que je laisse après moi me trouble, même aux portes du tombeau; mon excellent mari, dont l'âme était identifiée avec la mienne, ma pauvre enfant, si jeune, comment feront-ils? Je vous les confie, ô mon Dieu, et je les confie l'un à l'autre! Je confie surtout le père à la fille : que Frédérique comprenne..... » *(Le manuscrit n'était pas achevé.)*

Frédérique l'avait lu avec une ardeur fiévreuse, et des larmes, comme une pluie d'orage, tombèrent sur le dernier feuillet!

« Comme il m'ont aimée! se dit-elle. Mon pauvre père! je ne me doutais pas..... et je voulais le quitter! »

Elle resta longtemps assise, immobile et songeuse. La cadence rapide de la fauvette à tête noire l'avertit que le jour approchait : elle se jeta à genoux, et pria comme elle n'avait jamais prié. Puis elle se coucha, et dormit d'un sommeil plein de rêves. Le soleil versait des flots d'or dans la chambre quand

elle se réveilla : ses souvenirs se réveillèrent aussi avec netteté, et la dernière pensée sur laquelle elle s'était endormie, celle de l'amour passionné de son père, lui revint tout de suite au cœur. Elle pria encore devant un crucifix, que sa mère avait baisé en une heure solennelle, puis elle relut quelques pages du cahier.

Sa toilette fut promptement faite : quand elle s'approcha de la fenêtre, elle vit M. de Caubert debout sur le balcon; il paraissait absorbé dans une pensée triste, et regardait droit devant lui le rideau de peupliers derrière lequel se cachait l'église du village.

« Il regarde le cimetière, se dit Frédérique, il désire peut-être y rejoindre maman! Mon Dieu! donnez-moi le pouvoir de le consoler! »

Cinq minutes après, elle frappait doucement à la porte de M. de Caubert :

« Que veux-tu, ma fille? demanda-t-il en la voyant. »

Elle alla vers lui : elle était plus pâle que de coutume, mais calme et sérieuse.

« Papa, dit-elle, avez-vous fait partir votre lettre à ma tante? »

— Non, petite, pas encore.

— Eh bien, dit-elle en appuyant la tête sur son épaule, ne l'envoyez pas. J'ai changé d'avis. Je ne veux plus me marier. »

M. de Caubert tressaillit; il releva le front de Frédérique qui se cachait à ses regards, car les bons sentiments ont leur pudeur, il la regarda attentivement :

« Que s'est-il passé? explique-toi!

— J'ai réfléchi, papa : je suis trop jeune, et vous, vous seriez trop seul. Je ne veux pas vous quitter. »

Il la souleva de terre, la pressa sur sa poitrine avec un transport passionné, l'embrassa mille fois en pleurant tout haut, mais enfin reprenant un peu d'empire sur lui-même, il lui dit :

« Tu me rendrais bien heureux, mon enfant, mais je crains que ce ne soit un trop grand sacrifice!

— Mon père, répondit-elle en le laissant lire au fond de ses yeux candides, non, c'est une joie. Ma mère m'a inspirée. Je vous expliquerai tout plus tard, et à ma tante aussi.....

— Je devrai donc à ta mère tout le bonheur de ma vie! ma chère enfant; quoi! tu me restes! et le colonel?

— Papa, dit Frédérique avec enjouement, car son premier rêve d'amour était déjà loin, papa, il faudra que vous preniez la chose sur vous. Refusez, et le colonel se consolera en faisant la guerre et en devenant général.

— Et toi, tu ne coifferas pas sainte Catherine, je te le promets, s'écria M. de Caubert en embrassant sa fille avec un retour de son ancienne gaieté. »

M^{me} BOURDON.



UN POÈTE A SA MÈRE



Il est à vous ce livre issu de la prière !
Qu'il garde votre nom et vous soit consacré ;
Ce livre où j'ai souffert, ce livre où j'ai pleuré,
Ainsi que tout mon cœur, il est à vous, ma mère !

J'y mis tout ce que j'ai d'espérance et de foi,
Ma plus ferme raison, mes ardeurs les plus hautes,
Mon âme entière... hormis ses erreurs et ses fautes;
L'œuvre en est donc à vous, ma mère, plus qu'à moi.

Car, dans moi, rien n'est bon qui ne vous appartienne,
A vous, cœur simple et fort, dont l'orgueil est absent,
Ma mère ! et vous m'avez donné de votre sang
Plus qu'un enfant jamais n'en reçut de la sienne.

Des périlleux sentiers si je sors triomphant,
C'est que mon cœur, toujours docile à vos prières,
Laisse en vos douces mains et chérit ses lisières,
O ma mère, et qu'enfin je reste votre enfant.

Où, lorsqu'au fond du mal tombe une âme asservie
Sans retour vers l'honneur quand un homme se perd,
Cherchons à son foyer méprisable et désert...
Une mère chrétienne a manqué dans sa vie.

DE LAPRADE.

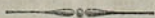


ÉPIQUE HISTORIQUE

Quels sont les époux qui, au milieu du faste et de l'irrégion du dix-huitième siècle, sacrifièrent aux pauvres en esprit de foi leurs richesses et leur vie, et renouvelèrent en Bretagne quelques-uns des admirables exemples de charité donnés par les premiers temps du christianisme ?



REVUE MUSICALE



Dans notre premier catalogue de 1893, nous donnons une série de morceaux faciles, pour le piano, sur les principaux motifs de *Lallah-Roukh*. Les quatre petites fantaisies d'Anschütz, publiées sous le titre de : *Les Perles de Lallah-Roukh*, sont arrangées avec le talent particulier qui distingue cet habile compositeur. Dans cette petite collection

sont transcrits les motifs suivants : *Voici le repas du soir*; — *Je ne suis hélas!...* — *Lorsque l'étoile*; — *O nuit...* — *Bientôt va paraître*; — *Ces joyaux, ces parures*; — *Loin du bruit*; — *Fuyez! fuyez!* — et *Ma maîtresse a quitté la tente*, cette belle romance de ténor dont l'accompagnement est une suave imitation des harmonies de la nature; et dont

chaque couplet se termine par une modulation saisissante, inattendue, une note lumineuse, qui ressemble à un rayon de soleil au milieu des brumes de l'aube matinale.

Deux autres transcriptions faciles, sur le même opéra, sont dues au talent de H. Wolfart.

Sous le titre de *Beautés de Lalla-Roukh*, en trois suites, on trouvera des morceaux à quatre mains, de force moyenne, savamment arrangés par Paul Bernard. — L'ouverture de cette partition, également à quatre mains, est arrangée par Poliet.

Une fantaisie, de Demersseman, sur une belle mélodie de Chopin, et douze variations sur le *Carnaval de Venise*, par Victor Marrel, toutes pour flûte et piano, sont des compositions de mérite.

Dans les *fougères*, fantaisie pour piano seul, est un brillant et remarquable morceau de salon; — la *Première Amitié*, romance sans paroles, est encore une charmante page, due à l'heureuse inspiration de Fr. Wachs.

Gabrielle, valse de Donat Guérout; le *Baptême de la poupée*, quadrille par Toury, et le *Père Misanthrope*, quadrille, d'A. Lamotte, sont appelés à une vogue croissante. — On peut prédire un égal succès aux danses suivantes: *La Japonaise*, polka très-brillante, de Dupuis; *Fifres et Clairons*, autre polka, de V. Boullard; les

Refrains du Puy-de-Dôme, quadrille sur des airs populaires d'Auvergne; *Grégoire et Frère Jacques*, quadrille d'A. Baudouin; puis enfin, le *Tourbillon*, et la *Bouquetière du château*, quadrilles très-bien faits et des plus entraînants, par F. Wachs.

Notre collection contient encore bon nombre de danses, parmi lesquelles il faut placer au premier rang le quadrille, la valse, la polka et la polka-mazurka à quatre mains, composés sur *Lalla-Roukh*.

Comme musique de chant, les *Anges gardiens*, romance d'A. Mutel; *Voici le soleil*, valse pour soprano, du même auteur, et *Au fond des bois*, charmante mélodie de F. Wachs, sont des compositions tout à fait hors ligne.

Nous sommes en mesure de livrer la belle partition de *Lalla-Roukh* en petit format, au prix de 12 francs au lieu de 16. Cet opéra, édité avec soin, orné d'un frontispice de Célestin Nanteuil, et d'un très-beau portrait de Félicien David, est un des plus intéressants ouvrages de musique qu'on puisse offrir à une musicienne. — Les personnes qui désireront la partition réduite pour piano seul, la paieront 8 francs au lieu de 10; et l'on remarquera qu'il n'est pas nécessaire d'être abonné pour en profiter, cette musique étant en dehors de l'abonnement.

LES SOUHAITS — LES COMPOSITIONS DE 1862 — COURS DE M^{lle} VICTORINE CORNETTE

Nous voici à la fin de décembre; chacun se met en mesure d'être aimable et généreux. On prépare ses plus doux regards, on essaie ses plus charmants sourires; on aligne symétriquement dans un tiroir les élégantes babioles qu'on doit offrir à ses amies. — Encore quelques jours, et il sera chanté un alléluia solennel en faveur de l'année 1863, cette belle inconnue devant laquelle toutes les têtes s'inclinent, tous les cœurs battent d'espérance. C'est le moment où les rédacteurs de feuilles périodiques, ces laborieux ouvriers de la phrase, creusent péniblement leur cerveau pour y découvrir un filon inexploité. Que diront-ils, hélas! qui n'ait été dit depuis cent ans? De quelque euphémisme velouté qu'ils les enveloppent, leurs compliments ressembleront toujours, sinon par la forme, du moins par le fond, à ceux du portier, du facteur et de la cuisinière! En vérité, mes chères lectrices, je ne sais par où commencer la série des choses charmantes que je désire pour vous. Notre siècle est terriblement pointilleux sur le choix des expressions; les dictionnaires modernes ont changé de mots, et l'on n'admet pas aujourd'hui ceux qui se disaient autrefois dans le meilleur monde. Si je vous souhaite la vertu, cette grande et austère beauté morale sur laquelle Bossuet et Fénelon ont écrit de si éloquentes pages, on dira que j'arrive d'une autre sphère; que le mot vertu n'est plus à l'ordre du jour, que c'est une formule enterrée avec les récits naïfs de Bouilly et les romans moraux de madame de Genlis. Si je vous souhaite la raison, on répondra que les cœurs chauds et les imaginations vives ne pouvant s'accommoder d'un régime si sévère, il faut laisser

ce narcotique à ceux qui ne peuvent ni rien aimer ni rien sentir. Si je vous souhaite les plaisirs, les fêtes, les cadeaux, la fortune, je verrai les visages des grands parents se rembrunir, me reprochant, avec quelque justice, de souffler à leur chère progéniture de dangereuses et folles ambitions. Qu'ai-je donc à désirer pour vous, en cette grave situation, enfants gâtées et choyées dans les nids moelleux de vos heureuses familles? Absolument rien, rien, rien, rien!

Mais aux pauvres enfants éloignés des lieux où vivent leur famille, aux petits oiseaux de passage confinés dans nos villes brumeuses, je souhaite un prompt retour au pays natal.

Où sont-elles les voix de la montagne, où sont les murmures de la source, les plaintes de la forêt? Vous ne les écoutez qu'en rêve, chères voyageuses! Ce modeste et tranquille foyer auprès duquel s'endort la vieille grand-mère en prononçant votre nom, ce noyer centenaire qui ombrage le seuil de la demeure patriarcale, et ces pigeons familiers qui venaient manger dans votre petite main enfantine, et le clocher de l'église où l'airain sonnait bientôt le glas de l'année qui expire, tout cela, c'est doux à retrouver, n'est-ce pas, à travers la magie des songes! Eh bien, c'est en réalité que je vous souhaite de les revoir.

Et vous, qui vivez là-bas, bien loin de nous, sous des cieux plus tranquilles, n'enviez pas les joies de notre moderne Babylone. Votre calme vaut mieux que nos tempêtes, vos retraites silencieuses cachent plus de vrai bonheur que nos élégantes demeures. Le mouvement continu qui nous emporte ressemble à l'ouragan qui effeuille les roses. Il retire à l'âme sa grâce naïve, à l'esprit ses suaves illusions. Gardez vos cimes neigeuses, oiseaux des frimas, gardez vos orangers fleuris, oiseaux du soleil, ils valent mieux

que les brouillards de nos villes et les boues de nos ruisseaux.

Que dirons-nous des compositions musicales écloses pendant l'année 1862 ? Faut-il conclure, après ample examen, que l'art est en progrès ou en décadence ? C'est une question difficile à résoudre. Si nos modernes compositeurs se bornaient à être des musiciens français, nul doute qu'ils ne trouvassent dans leurs propres inspirations des éléments suffisants à la création d'œuvres distinguées ; notre nation a de l'esprit, du sentiment et du goût ; MM. Auber, Halévy, Adam et bien d'autres l'ont prouvé de reste. Ces trois facultés unies à la science harmonique, pourraient produire de grands résultats, qui, sans parvenir à l'élévation de l'école germanique, ni aux gracieuses combinaisons du genre italien, auraient un cachet vif, élégant et original. Mais les artistes de notre époque rêvant une gloire au-dessus de leur génie, s'en vont de droite et de gauche glaner le génie des autres, de sorte que la plupart de leurs productions sont atteintes du mal de l'imitation. Cependant quelques hommes d'un talent exceptionnel, puisant en eux-mêmes ce que leurs confrères empruntent à l'art étranger, doivent être exclus de la pléiade obstinément vouée au plagiat.

M. Gounod, auquel nous devons plusieurs ouvrages d'un rare mérite, a fait représenter cette année l'Académie Impériale de Musique, *la Reine de Saba*, opéra qui contient de belles pages. *Lalla-Roukh*, ce doux chant de colombe plein de mélodies rêveuses, est un des plus beaux fleurons que Félicien David ait attachés à sa couronne. Mais excepté ces deux ouvrages dont le monde musical s'est vivement préoccupé, soit pour en dire du bien, soit pour en dire du mal, les compositions de cette année n'ont

rien de remarquable. Nous ne les indiquerons que sommairement, puisque nous en avons rendu compte en temps et lieux.

Les Recruteurs, de Lefébure-Vely ; *la Tyrolienne*, de M. Leblicq ; *la Tête enchantée*, de M. Palliard ; *la Voix humaine*, de M. Alary ; *Jocrisse*, par M. Gauthier ; *la Fille d'Egypte*, par M. Jules Beer.

Bien entendu nous exceptons des ouvrages médicaux : *les Titans*, dernier chef-d'œuvre de Rossini ; *le Joseph*, de Méhul, repris au Théâtre-Lyrique, et enfin *Così fan tutte*, opéra de Mozart, représenté récemment à Paris pour la première fois.

Nous ne nous étions pas trompée en assurant à nos jeunes lectrices que mademoiselle Victorine Cornette obtiendrait dans son cours un succès sérieux et incontesté. Excellente musicienne, sachant unir à l'étude scientifique du piano le sentiment profond, le goût pur et le sens exquis qui distinguent l'expression vraie de l'affectation sentimentale que nous appelons *la manière*, mademoiselle Cornette est une artiste savante et consciencieuse dont la méthode d'enseignement est assurément la meilleure qu'on puisse trouver et que nous recommandons chaleureusement à celles de nos abonnées qui veulent bien prendre notre jugement musical en considération.

Le cours de mademoiselle Victorine Cornette a lieu les mardi et vendredi de chaque semaine, de 2 à 4 heures, dans les salons de M. Vygen jeune, rue d'Hauteville, 12.

Etude des classiques anciens et modernes.

Lecture musicale.

Travail d'ensemble.

MARIE LASEVEUR.

Correspondance.

LE JOUR DE L'AN



EST une heureuse chance pour moi, mesdemoiselles, d'entrer en connaissance avec vous, précisément le jour de l'an. Cette connaissance, toutefois, n'est pas si nouvelle entre nous, car nous avons déjà causé ensemble sous des noms que j'empruntais, et même sous l'anonyme.

Bref, permettez-moi, quel que soit le nom qui arrive jusqu'à vous, de vous souhaiter tout d'abord une

bonne année, une bonne santé, l'accomplissement de tous vos vœux, et le paradis à la fin de vos jours, en un mot, le possible et l'impossible. Rien que cela. Dieu veuille qu'à cette prière il me soit répondu ce que M. de Richelieu dit autrefois à madame de Brancas, qui lui demandait quelque chose de fort difficile : « Si c'est possible, c'est fait, si c'est impossible, cela se fera. »

Je me présente aujourd'hui armée du cadeau

fidèle, qui vous est offert chaque année par la directrice du *Journal des Demoiselles*. C'est un almanach. Cadeau modeste, humble en apparence et même en réalité, et qui, cependant, vous parle avec plus d'énergie que tout autre peut-être. Avez-vous jamais pensé à tout ce que l'almanach renferme de pensées solennelles, gaies, tristes, sérieuses? Regrets, joies, espérances..... La vie tout entière, marquée du sceau formidable que le temps imprime sur chaque jour de l'année qui finit, et sur chacun de ceux qui vont venir avec l'année nouvelle.

Jetiez les yeux sur l'almanach de 1862; tous les jours ont leur date inébranlable; 1, 2, 3, 4, etc., ainsi de suite jusqu'à la Saint-Sylvestre. Combien nous paraissent indifférents, lorsque nous regardions une date sans intérêt alors, et qui aujourd'hui peut-être sont d'un souvenir ineffaçable!... Bonheur ou malheur, c'est la loterie de l'humanité; l'almanach en est le bulletin: blanc ou noir, le quine sort rarement; il faut se contenter d'un numéro gagnant, et c'est encore une belle chance, allez! ne visons pas au delà!

Mais je vous fais entrer de bien bonne heure dans cet abîme de l'inconnu et du passé si indifférent à la jeunesse; car l'expérience seule en donne les clartés et les voit toutes. Encore pas toujours.

Ne voyons pas trop en noir, pour nos étrennes, n'est-ce pas? Autrement vous me prendriez en guignon, et, chaque mois, devant l'ennemie, vous diriez: « C'est la vilaine dame qui nous fait pleurer. » Ce serait me connaître bien peu, mes chères amies; loin de moi l'idée cruelle d'apporter à votre jeunesse le lourd fardeau d'une raison prématurée et inquiète. Assez tôt viendront les soucis et les chagrins que l'âge, les soins et les devoirs entraînent après eux.

Vous qui ne savez pas combien l'enfance est belle,
Enfants, n'enviez pas notre âge de douleurs,
Où le cœur est toujours esclave ou bien rebelle,
Où le rire est souvent si voisin de nos pleurs.

Ah! ne vous hâtez pas de mûrir vos pensées;
Jouissez du soleil, jouissez du printemps,
Vos heures sont des fleurs l'une à l'autre enlacées,
Ne les effeuillez pas plus vite que le temps.

Riez, riez; du sort ignorez la puissance;
Riez, n'attristez pas votre front gracieux,
Votre œil d'azur, miroir de paix et d'innocence,
Qui révèle votre âme et réfléchit les cieux.

Ces beaux vers sont ma philosophie; vous voyez qu'elle n'est pas bien sévère.

Je reprends l'almanach. Cherchons ensemble une date chérie: la fête de votre mère? le jour de votre naissance? Pour sûr, celui-là est le vrai jour de sa fête. — Une autre encore: première rencontre de votre meilleure amie d'enfance? Une autre: grande maladie d'un père bien-aimé? premier jour où vous eûtes l'assurance de le conserver? Que saisissez? Cherchez vous-mêmes, amies, vous trouverez bien sans moi et les souvenirs et les espérances de vos cœurs.

Voici maintenant l'almanach au point de vue de l'histoire, et le calendrier des saints: chaque mois,

a sa célébrité. 21 janvier et 6 octobre: la mort de Louis XVI et celle de Marie-Antoinette. Deux couronnes renversées par l'orage des révolutions. — 6 janvier: naissance de Jeanne d'Arc. — 5 février: naissance de madame de Sévigné, modèle accompli de la mère, de l'amie, de la femme du monde; esprit achevé, grand cœur, femme adorable! 24 août: la Saint-Barthélemy; 23, saint Louis mort sur un lit de cendres, reçoit au ciel la véritable couronne, celle qu'on ne peut nous prendre. Cherchez encore: la mort de Charles I^{er}; celle de Turenne; la naissance de Christophe Colomb; la mort de César; celle de Néron, etc. Je vous donne la clef de cette étude nouvelle et très-amusante. — Venons aux saints: voilà des dates qui font rêver, avec leurs légendes éternellement belles. Des êtres pauvres, obscurs ont laissé une trace immortelle, en pratiquant les vertus imposées à tous. Leurs noms sont gravés ici, couronnés de gloire, dans un Panthéon que la religion leur élève.

Lisez: 25 décembre, Noël; la reine des dates, celle de la naissance d'un Dieu et de la rédemption des hommes; Pâques, fête sublime, résurrection de l'homme-Dieu-martyr. Puis le doux mois de mai, mois des fleurs, consacré à Marie, la mère de Dieu. Assomption; couronnement de Marie. — 24 juin: la Saint-Jean, fête des anachorètes; sages qui dédaignaient le monde et vivaient au désert. 19 juillet: Saint-Vincent de Paul, le grand saint, l'ami des pauvres, le fondateur du plus beau de tous les ordres religieux, les Sœurs de charité. 4 septembre: Sainte-Rosalie; délaissant l'opulence et les joies de la maison paternelle, se retire dans une grotte à quarante milles du château de ses ancêtres, d'où elle aperçoit les hautes murailles dont elle n'approchera plus. Elle passe sa vie dans les rochers, au fond d'une caverne obscure, et, par cette voie étrange, arrive au ciel et reçoit la couronne immortelle.

10 septembre: Sainte-Pulchérie; sœur de Théodose, dont elle fit l'éducation, gouvernant sous sa minorité l'empire d'Orient; Pulchérie a choisi la vie active toute contraire à celle de Rosalie. Elle assemble deux conciles et reçoit le nom de sainte, d'orthodoxe et d'auteur de la paix. — 3 janvier: Sainte-Genève; pauvre fille obscure, devenue par ses vertus la patronne d'une des plus grandes villes du monde. Sainte-Ursule, martyre; sa légende est une des plus belles du martyrologe; j'y renvoie mes jeunes lectrices, car le calendrier me mènerait bien loin, si je voulais enregistrer tous les actes des saints et des martyrs de l'Eglise.

Il me suffit de vous avoir indiqué ce que l'almanach renferme de leçons quelquefois menaçantes... et toujours utiles; des souvenirs chers... quelques espérances qui, à votre âge, et même au nôtre, hélas! font souvent toute la félicité.

Ainsi donc, tant bien que mal, nous voici au premier jour de l'an 1863. Dès le point du jour, les enfants, quelquefois les plus grands, n'est-ce pas? éveillent toute la maison: bonjour, papa, bonjour, maman, je vous souhaite une bonne année, ce qui se traduit par ceci: je viens chercher mes étrennes, donnez-les vite, s'il vous plaît. Les parents savent cela sur le bout du doigt; ils ont été enfants, comme tout le monde, et connaissent toutes ces petites finesses par cœur.

On déploie les cartons, les boîtes, les étrennes, depuis le grand cheval de bois d'Ernest et le polichinelle de Bernard, jusqu'à la parure de Valentine et le bracelet de Madeleine. On s'embrasse, on saute, on est joyeux au salon, à la cuisine, à l'antichambre, jusqu'à la portière et à son époux; les pièces d'or du premier étage et les sous de la mansarde sonnent de tous côtés. De tous côtés, visages joyeux. Si vous voulez que je vous dise ma pensée, la voici : J'adore le jour de l'an. Telle que vous me voyez, paraissant grave et raisonnable, philosophant tout le reste de l'année, de ci, de là, à tout propos, le jour de l'an m'enthousiasme, me transporte ; je reçois des étrennes ; j'en donne ; mon argent saute et allège ma bourse ; ma foi, tant pis ; ce n'est pas tous les jours le lendemain de la Saint-Sylvestre. Ne grondons pas, ne reprochons pas à nos obligés ces élans de générosité ; donnons gaiement ; nous ferons moins d'ingrats.

Tout le jour, c'est une procession ; parrains, marraines, filleules, grand'mères et bisaïeuls, petits enfants et les nourrices ! Mais déjà le porteur d'eau, le facteur, les *facteurs*, car ils sont mille, le pâtissier, le blanchisseur, tous ceux dont vous payez toute l'année les services, sont déjà venus, en décembre, réclamer les étrennes, que véritablement je suis toujours tentée de leur demander. Sans la mauvaise honte, ce serait fait depuis longtemps. En bonne conscience, n'est-ce pas juste ? Comment, je vous paie et vous me demandez encore quelque chose !

Vous comprenez que ces indiscrets personnages ne forment pas à eux seuls l'enthousiasme de mon jour de l'an. Non, mais j'avoue qu'ils en font partie ; ils se groupent dans l'ombre du tableau et n'y nuisent pas. Leur sourire stéréotypé, leur salut empressé, leurs vœux, très-vagues, j'en conviens, mais enfin leurs vœux ; toute cette mise en scène me réjouit le cœur ; c'est un hymne mélodieux dont le bruit est doux, comme toutes les illusions de ce monde. Je ne puis m'empêcher d'en rire, et je m'y laisse prendre.

Parce que quelques indifférents me disent une fois l'an :

« Madame, je vous souhaite tout ce que vous désirez, » je m'en vais gaiement comme si c'était déjà fait, et je remercie encore avec un sourire émerveillé et radieux.

MODES.

J'espère, mes chères enfants, que votre grande colère contre nous est un peu calmée ; vous avez attendu votre numéro de décembre, et nous sommes coupables en apparence ; mais vous savez qu'on ne doit jamais condamner un accusé sans l'avoir entendu ; laissez-moi parler, et vous verrez que notre désir de vous être agréables est la seule cause de ce retard, auquel vous n'êtes pas accoutumées. Nous avons voulu vous offrir pour étrennes le porte-alumettes, et ajouter un pendant ; malgré la célérité apportée dans ce travail, le découpage du pendant, vu le grand nombre de nos abonnées, nous a entraînés plus loin que nous ne l'avions supposé. Maintenant que la paix est signée, je l'espère, nous allons recommencer à causer en amies.

Tous les magasins s'ornent et s'embellissent pour le jour de l'an, que vous attendez avec tant d'impatience. Chacune d'entre vous a formé un souhait ; souvent vous cherchez à pénétrer les secrets qui vous environnent pour savoir si ce souhait sera accompli ; mais songez qu'en agissant ainsi vous ôtez un grand plaisir à votre bonne mère, par exemple, qui a mis tant de soins à cacher le cadeau qu'elle vous destine, afin de jouir de la surprise que vous éprouverez en le recevant.

Tout en se récriant que c'est un usage ridicule, chacun s'occupe à préparer ses cartes de visite ; on blâme cette habitude, et cependant ceux qui souhaitent le plus de la voir abolir sont indisposés contre les personnes dont les noms manquent à l'appel, lorsque, le soir, ils font l'examen des cartes reçues dans la journée. En effet, ce *petit morceau de carton* est un moyen d'entretenir des relations qui seraient souvent interrompues par le peu de temps que les gens occupés peuvent consacrer aux visites ; d'ailleurs, c'est un souvenir, une marque d'intérêt ou de déférence. Depuis quelques années même, on répond par l'envoi d'une carte, dans une autre ville, à la réception d'un billet de faire part ; c'est un témoignage de sympathie pour l'événement heureux ou malheureux arrivé dans une famille, avec laquelle on n'est pas assez lié pour répondre par une lettre.

Paris change d'aspect à cette époque de l'année ; dès la seconde quinzaine de décembre les grandes rues et les boulevards sont transformés en un vaste champ de foire par d'affreuses petites boutiques en planches, qui viennent s'installer sur le bord des trottoirs et encombrer la circulation, déjà rendue si difficile par la grande affluence des promeneurs. D'ailleurs, à mon avis, le jour de l'an arrive dans une très-mauvaise saison ; ou il gèle, et on serait heureux de rester tranquillement au coin de son feu, tandis qu'il faut sortir, et, de plus, s'embarrasser les mains de paquets plutôt que de se bien envelopper ; ou, seconde hypothèse, il dégele, ce qui arrive souvent à la fin de décembre, après quelques jours de neige, et la pluie est alors le comble de l'infortune pour les malheureux Parisiens forcés de sortir ce jour-là, car les rues semblent trop étroites pour contenir les paquets, les parapluies et les marchands ambulants.

Mais vous, mes chères amies, vous ne voyez que le beau côté du 1^{er} janvier ; aussi je cesse mes lamentations. J'ai d'ailleurs à vous entretenir de choses fort intéressantes, car, avec ce mois, commencent les réunions de famille, qui sont certainement les plus agréables, et après viennent les dîners, les soirées et les bals ; vous n'avez sans doute pas encore terminé vos toilettes ; si vous voulez suivre mes conseils, que tout soit préparé dès le commencement de l'hiver, et vous n'aurez plus à vous occuper de ces détails ennuyeux, que pour les circonstances imprévues.

Comme je vous l'ai déjà dit, la simplicité est ce qui convient le mieux à votre âge. Voici une fort jolie toilette que je vous recommande : une robe en tarlatane blanche unie avec un grand ourlet et deux plis de la même hauteur ; sur l'ourlet et chacun des plis, posez une petite ruche découpée en tarlatane bleue ou rose, au milieu de laquelle vous

aurez mis un petit velours noir très-étroit. Faites le corsage décolleté et froncé, garni de la même ruche, la manche courte et bouffante, garnie également de la ruche, ainsi que la ceinture, qui est en tarlatane et nouée derrière; vous ajouterez à cette toilette une simple coiffure en velours noir, avec un petit bouquet de boutons de roses ou de marguerites bleues, posé entre les deux bandeaux.

La robe décolletée en carré est très en vogue pour toilette de dîner; avec cette forme de corsage, on fait les manches longues ou courtes, on met en dedans de cette robe une guimpe montante en mousseline avec entre-deux brodés, séparés par une engrelure en valenciennne, dans laquelle on passe un velours n° zéro; le fichu est garni d'une petite valenciennne qui retombe sur le bord de la robe; la manche en mousseline est froncée dans le bas, sur un poignet semblable aux entre-deux de la guimpe, et garni de la même valenciennne.

J'ai vu aussi pour soirée une robe en taffetas rayé sans garniture, le corsage était décolleté avec une guimpe demi-montante, et, sur les épaules, un fichu Marie-Antoinette croisant devant et nouant derrière; le fichu était pareil à la robe, garni de deux petits volants surmontés d'une ruche, la manche longue demi-ouverte était garnie comme le fichu.

Une jeune femme de mes amies, très-élégante, et cependant travaillant beaucoup, vient de se faire une charmante toilette de bal avec deux robes; l'une était en tarlatane blanche, garnie de sept volants; l'autre, en taffetas gris; cette dernière était tout unie, et toutes les deux étaient fort défraîchies dans le bas; elle a pris d'abord sa robe de tarlatane, elle a supprimé les deux volants du bas, fait un ourlet neuf et allongé cette jupe dans le haut.

Puis est venu le tour de la robe de taffetas, qu'elle a coupée également du bas et posée sur la jupe de tarlatane; elle a placé un bouquet de roses et de dentelle noire à chaque couture pour relever la jupe. Ensuite, les deux corsages ont été réunis pour faire un corsage en taffetas, recouvert dans le haut d'une draperie en tarlatane, descendant devant jusqu'à la taille, et retenue au milieu par un bouquet de roses semblables à ceux de la jupe; les manches ont été faites en tarlatane, deux petits bouillonnés retenus par le même bouquet; elle a mis dans ses cheveux une guirlande de roses et de dentelle; et, grâce à son esprit ingénieux, elle a une toilette très-distinguée, que je vous recommande d'imiter. Avec les toilettes de bal, il ne faut pas oublier la sortie de bal, qui se fait en cachemire blanc; c'est un collet ouaté, et doublé de taffetas ou de satin, et garni d'une bande de satin piqué ou de cygne; surtout ne négligez pas d'y mettre un capuchon ouaté également; il se fait habituellement froncé et garni comme le collet, on pose un nœud de ruban sur le milieu de la tête.

Le drap de Nice est une étoffe excellente pour costume d'intérieur; on peut faire le corsage à taille ronde sans ceinture, et garnir le devant de la robe en plaçant au milieu une passementerie descendant jusqu'au bas de la robe; et une de chaque

côté partant des épaules, formant châles et ouvrant en tablier sur la jupe; la manche se fait presque plate, ouverte seulement pour laisser passer la main; elle est garnie dans le bas d'une passementerie; avec cette manche, on met la manchette droite, dépassant un peu sur le poignet. Une coiffure charmante, et qui convient parfaitement à cette toilette, est en dentelle noire avec voile retombant derrière, et barbes sur les côtés; au milieu de la tête, on place un nœud de rubans de deux nuances.

La pèlerine courte ronde ou pointue et la manche fermée avec revers au poignet et jockey à pointes sont aussi fort bien pour robe du matin.

Les vestes en velours ou drap vous permettront encore d'utiliser les robes dont les corsages ne pourraient plus être portés; vous pouvez aussi réparer le bas des jupes en coupant une bande de 25 centimètres à laquelle vous mettez un faux ourlet, après avoir retiré la partie défraîchie, puis vous réunissez cette bande à la jupe par une autre bande en velours, popeline ou taffetas, noir ou de nuance un peu plus foncée que la robe, couvrez les coutures d'une petite passementerie.

Le macadam et l'ampleur des jupes obligent à porter les robes relevées; aussi a-t-on cherché mille moyens plus ou moins commodes pour conserver aux mains la liberté des mouvements et se préserver de la boue; le plus élégant relève-jupe est certainement la ganse fixée à chaque couture, passant dans de petits anneaux, et venant se joindre aux ganses des autres coutures sur une plus grosse placée de chaque côté; aujourd'hui on regarde comme un luxe ce qu'on aurait dédaigné autrefois, les jupons de couleur; il est vrai qu'on apporte un grand soin dans la manière de les orner; après les jupons noirs, qui sont toujours les plus économiques, je vous recommande les jupons gris avec bande noire ou violette; les rouges sont très en vogue, mais beaucoup moins distingués. J'en ai vu un charmant, en moire anglaise grise; sur l'ourlet était posé un velours noir, liséré de blanc de 10 centimètres, et un de 7 centimètres, brodé en blanc, de manière à former une corde, et s'enlaçant autour du large velours.

Il est inutile, je pense, mesdemoiselles, de vous parler encore des pardessus; vous savez, d'après nos articles précédents et les modèles que nous vous avons envoyés, que vous pouvez les faire en velours, drap ou gros de Tours, de la forme que vous préférez; on en fait aussi en peluche bleue, mais certainement ces manteaux dateront.

Vous trouverez chez mademoiselle Tarot, rue Sainte-Anne, 40, de charmants chapeaux: un fort joli pour jeune fille est en velours noir avec passe en tulle blanc bordée de velours noir, recouverte d'une dentelle noire; le bavolet est bordé d'une dentelle blanche et entouré d'un velours bleu semblable à celui formant nœud sur la passe, les brides sont pareilles; le dessous est orné de fleurs assorties. Un autre pour jeune femme est en tulle blanc, avec bavolet en dentelle noire, ayant pour tout ornement une touffe de plumes mauves avec nœud de dentelle noire; le dessous est en blonde blanche avec une rose posée un peu sur le côté; les brides sont mauves.

Les bandeaux étant toujours relevés, les ornements des chapeaux et des coiffures se placent en touffe au sommet de la tête.

Je préfère pour les petites filles dans cette saison la capote au chapeau rond, bien qu'il se porte toujours. Voici un charmant pardessus pour enfant; il est en velours noir, de forme princesse, garni du haut en bas d'un petit ruban tuyauté; la pèlerine courte est ronde et garnie de même; on ajoute à ce vêtement une ceinture anglaise en taffetas noir à frange.

Quant à miss Lily, elle fera bien de prier sa petite maman de s'adresser à madame Herbillon, rue de Choiseul, 12, si elle veut avoir de charmantes nouveautés pour ses étrennes.

Les petits garçons donnent toujours plus de peine à habiller; il est impossible d'apporter dans leur toilette autant de variété que dans celle des petites filles. Je vais cependant vous indiquer un charmant costume en velours noir ou drap : le pantalon un

peu large, est retenu au genou; la veste, avec basque découpée, est longue et ample; elle est ornée de boutons anglais; le gilet, boutonné jusqu'en bas avec basque semblable à celle de la veste; le chapeau est en velours ou feutre, avec aigrette et nœud avec pans.

Voici le moment où vos cheveux réclament de grands soins; vous les fatiguez par les épingles et les coiffures; l'eau et la pommade vivifiquent en dépôt chez M. Binet, rue de Richelieu, 29, non-seulement en prévient, mais en arrêteront complètement la chute. Elles sont préparées avec beaucoup de soin; vous pouvez donc les employer avec confiance, ainsi que le cold-cream vivifique, cosmétique excellent pour adoucir la peau.

Nous envoyons à nos chères lectrices le calendrier pour l'année qui commence; les six derniers mois devront être collés, à la place des six premiers, lorsque la première moitié de l'année sera écolée.

EXPLICATIONS

Planche I

COTÉ DES BRODERIES. — 1 et 2, Robe de baptême — 3, Pelote — 3 bis, *Pauline* — 4, *Célestine* — 5, P. C. — 6 et 7, Parure — 8, B. G. — 9, *Adeline* — 10, *Mélanie* — 11, B. V. — 12, *Mathilde* — 13, P. M. — 14, Écusson avec H. L. — 15, *Clémentine* — 16, *Zoé* — 17, *Eugénie* — 18, Écusson avec F. H. — 19, Bande — 20, L. R. — 21, J. B. — 22, D. E. — 23, M. S. — 24, *Marie* — 25, Mouchoirs et écusson avec G. N. — 26, V. B. — 27, Bande.

COTÉ DES PATRONS. — 1, A. G. — 2, J. E., enlacés — 3, E. V. — 4, L. Q. — 5, *Eleina* — 6, C. D. — 7, *Camille* — 8, *Victorine* — 9, *Louise* — 10, *Marthe* — 11, E. R., enlacés — 12, *Clara* — 13, M. S., avec couronne de marquis — 14, Coin pour châle — 15, L. A. J., enlacés — 16, M. L. — 17, G. V. — 18, V. Q. — 19 à 24, chemise de nuit — 25 à 28 bis, Corsage décolleté — 29 à 32, chemise de poupée — 33 à 42, Marguerite en papier — 43 à 46, Travaux en perles — 47 et 48, Panier à ouvrage — 49 et 50, Bénitier — 51 et 52, Dessous de lampe — 53, Pèlerine au crochet — 54, Cravate au crochet — 55, Manche tricotée.

COTÉ DES BRODERIES

1 et 2, Robe de baptême, plumetis, cordonnet et point de sable.

1, Devant de la robe.

2, Bande pour les manches et les châles.

3, Pelote duchesse avec E. B. au milieu, plumetis, cordonnet et point de sable sur mousseline.

On garnit cette pelote d'une valenciennienne, et on la monte sur un transparent bleu ou rose; la valenciennienne pose sur une ruche en satin.

3 bis, *Pauline*, plumetis et cordonnet. Vous pouvez l'exécuter en point à la minute, en suivant tous les contours du dessin.

4, *Célestine*, plumetis et cordonnet.

5, P. C. enlacés; plumetis, cordonnet et point de sable.

6 et 7, Parure, plumetis, cordonnet et point de sable sur toile, ou broderie russe en laine. Il suffit pour ce genre de broderie de couvrir tous les traits du dessin par une piqure à points allongés, en laine. La plupart des parures que nous donnons pour exécuter sur toile, peuvent se faire également en laine; dans ce cas, vous supprimerez le point de sable.

8, B. G., pour taie d'oreiller, plumetis et feston.

9, *Adeline*, plumetis et cordonnet.

10, *Mélanie*, plumetis et cordonnet.

11, B. V., plumetis et cordonnet.

12, *Mathilde*, plumetis, cordonnet et point de sable, ou broderie à la minute.

13, P. M., plumetis et cordonnet ou broderie russe.

14, Écusson avec H. L., plumetis, cordonnet et point de sable.

15, *Clémentine*, plumetis, feston, cordonnet et point de sable.

16, *Zoé*, plumetis, cordonnet et point de sable ou broderie russe.

17, *Eugénie*, plumetis et cordonnet.

18, F. H., plumetis, cordonnet et point de sable.

19, Bande, plumetis, cordonnet et point de sable. Elle peut servir pour guimpe, en séparant chaque entre-deux par trois petits plis.

20, L. R.; plumetis et cordonnet.

21, J. B., plumetis et feston.

22, D. E., plumetis et cordonnet.

23, M. S., plumetis et cordonnet.

24, *Marie*, plumetis et cordonnet.

23, Morchoira et écusson avec G. N. enlacés, plumetis, cordonnet et point de sable.

On peut supprimer le semé de bouquets, qui se trouve en dessus de la grecque, et le dessin est encore fort joli.

26, V. B., plumetis, cordonnet, feston et point de sable.

27, Bande pour layette, plumetis et cordonnet ou broderie russe sur mousseline pour cravate.

COTÉ DES PATRONS.

1, A. G., romaine, pour taie d'oreiller, plumetis et cordonnet.

2, J. E., enlacés, plumetis et cordonnet.

3, E. V., gothique, plumetis et cordonnet.

4, L. Q., gothique, plumetis et cordonnet.

5, Elvina, anglaise, plumetis et cordonnet.

6, C. D., anglaise pour taie d'oreiller, plumetis, cordonnet et feston.

7, Camille, anglaise, plumetis et cordonnet ou point russe en laine très-fine.

8, Victorine, anglaise, plumetis et cordonnet.

9, Louise, anglaise, plumetis et cordonnet.

10, Marthe, plumetis et cordonnet.

11, E. R., enlacés, plumetis et cordonnet.

12, Clara, plumetis et cordonnet.

13, M. S., enlacés, avec couronne de marquis, plumetis et cordonnet.

14, Cois pour châle, brodé au passé. Il peut s'exécuter sur velours ou cachemire, ou sur pointe en taffetas pour l'été. On peut faire le semé de boutons de roses ou celui de marguerites, ou les entremêler.

15, L. A. J., enlacés, plumetis et cordonnet.

16, M. L., gothique, plumetis et cordonnet.

Ce chiffre, ainsi que les numéros 3 et 4, peuvent se faire en point-à-la-minute en suivant tous les traits du dessin avec l'aiguille.

17, G. N., gothique, plumetis et cordonnet.

18, V. Q., gothique, plumetis et cordonnet.

19 à 24, CHEMISE DE NUIT.

19, Devant de la chemise de nuit.

Il faut le tailler en double, en ajoutant la longueur nécessaire, et faire une fente depuis l'encolure jusqu'au trait indiqué sur la planche pour placer les deux poignets qui doivent recevoir les boutons et les boutonnières.

20, Dos de la chemise de nuit.

Cette partie doit être aussi taillée en double.

21, Manche de la chemise.

22, Poignet de la chemise.

23, Pièce du dos de la chemise.

24, Col de la chemise.

25 à 28 bis, CORSAGE DÉCOLLETÉ.

25, Devant.

26, Dos.

27, Petit côté du dos.

28, Manche.

28 bis, Croquis du corsage.

La berthe est formée par deux ou trois volants de 5 centimètres, le premier est posé sur la ligne marquée sur les patrons du dos et du devant.

29 à 32, CHEMISE DE POUPEE.

29, Devant.

30, Dos.

31, Poignet de la chemise.

32, Croquis de la chemise.

Elle se taille d'un seul morceau en pliant l'étoffe sur les épaules. — Faites une fente sur le devant comme l'indique le patron; le premier signe du numéro 31, marque la partie qui doit border le devant de la chemise, le deuxième donne la mesure du poignet allant du devant au-dessus de l'épaule, et la troisième partie du patron se place de l'épaule au milieu du dos; vous ajouterez les deux parties nécessaires pour faire l'autre moitié du dos et du devant.

33 à 42, MARGUERITE EN PAPIER.

Découpez 3 ronds sur le numéro 34, et 3 ronds sur le numéro 35; puis 2 ronds sur chacun des numéros 36, 37, 38 et 39. Prenez un des ronds numéro 39, et marquez les nervures avec la pince en appuyant sur un morceau de caoutchouc, et roulez tous les autres ronds avec la pince pour former de petits tuyaux.

Vos ronds étant tous gaufrés, vous prenez un cœur, vous coupez le tulle qui est dessous; puis, avec le bout de la pince, vous mettez un peu de pâte autour du cœur, vous enfiler le pétale numéro 39, sur lequel vous avez marqué les nervures; vous l'appuyez légèrement à l'endroit où vous avez mis la pâte, puis vous avez le soin de rabattre les petits crans sur le cœur. Vous mettez de nouveau de la pâte et vous enfiler le deuxième pétale; vous continuez ainsi pour les autres ronds ou pétales, en ayant soin de les contraindre et de renverser un peu le bout des six derniers pour donner plus de grâce à la fleur.

Ensuite vous taillez les trois dessous verts sur le patron numéro 39; vous repliez en dedans les deux côtés de chaque pétale, puis vous les renversez afin qu'il n'y ait que le milieu du rond qui soit collé sous les ronds de la fleur, pour ne pas la faire remonter, ce qui lui donnerait une forme peu gracieuse.

Pour le bouton, vous coupez en quatre parties un rond, numéro 36, vous marquez les nervures sur le caoutchouc, puis vous attachez avec de la soie ces quatre pétales sur un fil de fer très-fin; vous coupez un grand rond vert dont vous entourez le bouton; ensuite, vous taillez un autre rond vert que vous pincez entre les doigts, et que vous attachez encore autour, et vous montez la branche comme vous l'indique le numéro 33.

La marguerite étant assez difficile à découper, celle de nos abonnées qui seraient effrayées de ce travail trouveront des boîtes contenant toutes les feuilles et les pétales préparés pour monter cette fleur, chez madame Beaussier, 43, rue Richelieu.

43 à 46, TRAVAIL EN PERLES, pour la jardinière qui se trouve sur la planche de décembre. On emploie beaucoup ce genre de perles, dites perles d'Allemagne, pour cordon de sonnette et dessous de lampe. On enfiler le premier rang comme l'indique le numéro 1, en suivant avec soin le dessin que l'on veut faire. Le numéro 2 montre que l'on enfiler une perle, on passe l'aiguille dans la septième perle du 1^{er} rang, on enfiler une autre perle, on passe l'aiguille dans la cinquième perle; on continue ainsi jusqu'au bout du rang, en ayant soin d'empêcher le fil de se croiser dans l'intérieur des perles. Le nombre huit n'est pas nécessaire pour ce travail; il y en a souvent beaucoup plus à enfiler. Le fil doit être gros et très-solide. Le numéro 3 indique l'enfi-

lage du 3^e rang, qui est le même que le second, et le numéro 4 donne le dessin de la jardinière.

47 et 48, PANIER A OUVRAGE, brodé en perles, chenille, soie d'Alger et cordonnet sur canevas. Taillez un morceau de canevas de 31 centimètres de large sur 32 centimètres de long. Le fond est en soie d'Alger vert clair. Faites avec la soie verte 9 rangs qui se trouveront sous la ruche; puis une raie brodée en chenille et cordonnet, comme l'indique le détail du travail numéro 48; alternez quatre fois une raie brodée en chenille et cordonnet, et une raie brodée en perles et soie d'Alger; terminez par 9 rangs en soie d'Alger. Taillez un morceau de percaline verte d'un centimètre de plus que le canevas, tout autour; fixez-la sur les lisières; fermez à chaque bout, par trois gros plis de chaque côté de la raie de chenille pour arrondir les extrémités; posez une ruche de satin violet au bord et un petit nœud de même ruban que la ruche. Faites deux bandes de 32 centimètres, que vous brodez en chenille et cordonnet pour former les anses, que vous doublez en taffetas vert.

Le sac en taffetas vert a 65 centimètres de large sur 25 centimètres de hauteur; réunissez les deux lisières par une couture; faites un ourlet de trois centimètres pour la coulisse, en laissant un petit volant dans le haut, fixez le sac au canevas, après avoir posé les anses de chaque côté, et attachez la percaline en faisant un rempli sur la soie.

49 et 50, BÉNITIÈRE avec croix et coquille en nacre.

49, Croquis du bénitier.

50, Détail du travail du fond en tapisserie.

Faites sur canevas un fond en soie d'Alger verte, du point indiqué au numéro 50, après avoir tracé le contour de la croix, que vous couvrirez d'un morceau de velours noir et bordé de perles ou d'un perlé en cuir doré; fixez la croix, la coquille et les petites étoiles de nacre, avec des perles qui servent à cacher les trous percés dans la nacre. Taillez un morceau de carton sur le patron numéro 49, et une doublure en taffetas assorti à la soie; réunissez le canevas et la doublure par un surjet en enfermant le carton, et garnissez le tour d'un perlé en cuir doré semblable à celui de l'intérieur.

Vous pouvez vous procurer ce charmant bénitier, échantillonné avec la croix et la coquille pour vingt francs, ou seulement la croix et la coquille pour quinze francs, chez mademoiselle E. Ribault, rue de Rohan, 3, ainsi que les fournitures nécessaires pour exécuter le petit panier à ouvrage numéro 48.

51 et 52, DESSOUS DE LAMPE en canevas japonais.

Prenez un carré de 20 centimètres de canevas japonais; faites en point de marque le dessin du numéro 51; la laine en 10 fils est nécessaire pour couvrir ce canevas, qui est un peu gros. Doublez de percaline ou de taffetas assorti à la nuance de la laine en mettant un peu de ouate à l'intérieur; et borde d'une ruche en drap découpé, comme l'indique le numéro 52. Le ponceau et le violet sont les nuances les plus jolies sur ce canevas.

53, PÉLERINE en crochet boucle.

Prenez 175 grammes de laine noire en 5 fils et 75 grammes de laine blanche.

Montez avec la laine noire une chaîne de 77 mailles. Toute la pélerine se fait en allant et en revenant.

1^{er} RANG. — Une maille boucle dans la 5^e maille chaînette. La maille boucle se fait ainsi : jetez la laine sur le crochet, piquez le crochet dans la maille et retirez la laine une première fois, en la faisant passer dans la maille seulement, jetez la laine sur le crochet, piquez le crochet dans la même maille, et retirez la laine une seconde fois dans cette maille, jetez la laine sur le crochet, piquez le crochet dans la même maille, et retirez la laine une troisième fois dans cette même maille, jetez la laine sur le crochet et faites-la passer dans 6 des mailles qui se trouvent sur le crochet; jetez la laine sur le crochet et faites-la passer dans les deux mailles qui restent sur le crochet. Il faut faire cette maille aussi peu serrée que possible. Après avoir fait une maille boucle dans la 5^e maille chaînette, faites : (1 maille chaînette, 1 maille boucle dans la 2^e maille), continuez jusqu'à la fin du rang les deux mailles renfermées dans la parenthèse; en faisant attention aux augmentations des épaules et du milieu du dos, que vous faites ainsi : lorsque vous aurez 9 mailles boules, vous reprendrez la 10^e dans la même maille que la 9^e, puis vous recommencerez onze mailles boules, et la 12^e dans la même que la 11^e, 11 mailles boules, la 12^e prise dans la même maille que la 11^e, 9 mailles boules, terminez par 1 maille chaînette, 1 bride prise dans la même maille que la dernière maille boucle.

2^e RANG. 4 mailles chaînettes, 1 maille boucle en piquant le crochet dans le premier jour du rang précédent, 1 maille chaînette, 1 maille boucle dans le jour suivant, continuez jusqu'à la fin du rang comme le précédent, en augmentant sur les épaules et au milieu du dos. Ces augmentations se font jusqu'au 9^e rang inclusivement. Ensuite, faites 11 rangs pour le fond de la pélerine, sans cesser de faire les augmentations du dos et celles des deux devants, qui se font comme à la fin du 1^{er} rang et au commencement du 2^e. Le fond de la pélerine terminé, faites un rang de demi-bridés sur les deux devants, 2 mailles dans chacun des jours qui se trouvent au bord de la pélerine.

Pour la bordure, prenez la laine blanche et la laine noire ensemble. Attachez ces deux laines au-devant du côté droit. Piquez le crochet dans la 1^{re} maille, et faites passer les deux laines dans cette maille, tournez les laines autour de deux doigts pour former une boucle, retirez la laine dans une seule maille, jetez les laines sur le crochet, et faites-les passer dans les deux mailles qui restent sur le crochet.

Continuez la bordure autour de la pélerine en faisant ce point maille pour maille. Aux pointes de chaque devant, vous aurez soin, pour élargir, de faire 1^{re} maille chaînette, 5 mailles bouclées avant la pointe; 1 maille chaînette, 5 mailles bouclées après la pointe, et 1 maille chaînette. A la pointe du dos, faites seulement 1 maille chaînette; élargissez ainsi chaque rang, excepté le 8^e et dernier, qui se fait sans augmentation.

Quand vous serez au bout du côté gauche de votre pélerine, vous ferez 1 maille chaînette, 1 demi-bride en piquant le crochet dans le 1^{er} jour du 1^{er} rang (1 maille chaînette, 1 demi-bride dans le jour suivant); continuez jusqu'au bout du rang. Ce

premier rang autour du cou ne doit pas avoir de boucle. Avant de commencer le 2^e rang de la bordure, faites 1 maille chaînette pour élargir au tournant; il faut avoir soin de faire 1 maille chaînette de chaque côté de l'encolure à tous les rangs. Au deuxième rang du tour du cou, continuez les mailles bouclées comme au reste du châle; seulement, vous ferez à chaque rang une diminution sur les épaules et une au milieu du dos. Le dernier rang se termine au haut du côté gauche de la pèlerine, de sorte qu'il ne doit y avoir que 6 rangs autour du cou, et 8 autour de la pèlerine.

54, *Cravate* en crochet bouclé comme le bord de la pèlerine; seulement vous tournerez les laines sur trois doigts pour faire les boucles plus longues. Laine blanche et laine noire en 5 fils. Montez une chaîne de 10 mailles, fermez la chaîne en faisant une demi-bride dans la première maille chaînette, puis faites toutes les mailles comme celles du bord de la pèlerine. Lorsque la cravate sera assez longue, mettez un gland en laine blanche et noire à chaque bout.

55, *Manche tricotée* en laine anglaise noire.

Il faut des aiguilles de trois grosseurs. Montez 70 mailles sur votre jeu d'aiguilles moyennes, fermez et faites 2 rangs en mailles à l'envers.

3^e RANG. — 14 fois: (1 passe, 1 surjet triple, 1 passe, 1 maille simple).

15 rangs en faisant + 1 passe, 1 surjet double, 1 passe, 1 maille simple; retournez au signe +.

Quand cette dentelle sera terminée, prenez les aiguilles fines et faites 24 rangs, 1 maille à l'endroit, 1 maille à l'envers; pour former un poignet à côtes fines; la maille à l'endroit se fait en prenant la maille derrière l'aiguille. Le poignet étant terminé, vous faites au rang suivant 1 maille, 1 passe, jusqu'à la fin du rang. Vous prenez ensuite vos grosses aiguilles et vous faites: 1 passe, 1 maille, 1 surjet; vous continuez ainsi votre rang; faites le rang suivant en mailles à l'endroit, continuez les 140 rangs suivants en alternant un rang de dessin, un rang uni; le dessin forme 38 raies en biais à jour. Au premier rang, il faut remplacer le 1^{er} et le 19^e surjet par une maille simple. Faites un rang de: 1 maille, 1 surjet. Reprenez vos aiguilles fines et faites 30 rangs: 2 mailles à l'endroit, 2 mailles à l'envers pour former le poignet du haut de la manche. Rabattez.

Ces manches sont très-chaudes et très-commodes pour le matin, ou pour une personne en deuil. On peut les faire aussi, en laine mérinos blanche, pour se garantir du froid en sortant du bal. On ajoutera 60 rangs aux 142 du fond de la manche.

Plusieurs personnes n'ayant pas compris les explications que nous avons données en décembre, pour monter les porte-allumettes, avec soufflets sur les côtés, nous allons leur indiquer un autre moyen plus facile et qui donnera une forme plus gracieuse. Prenez une règle et tracez une ligne à l'envers avec un canif, pour plier les trois parties du fond qui dépassent le patron donné sur la planche de décembre, côté des patrons. Le devant étant plus large que le fond, il faut l'arrondir un peu; percez avec un poinçon les deux parties ensemble, à l'endroit où est placé le gland le plus haut; passez un gros fil, serrez fortement, faites de même de l'autre

côté; prenez de l'eau de gomme très-épaisse, collez au devant les deux parties repliées sur les côtés, laissez sécher. Coupez une petite bande d'étoffe blanche ou de papier de sept centimètres de long sur deux centimètres de large, collez-la sur la troisième partie repliée du fond et sur l'envers du devant, puis égalisez avec des ciseaux l'étoffe qui dépasse.

GRAVURE DE MODES.

Toilette de jeune fille de douze ans. — Robe en taffetas quadrillé. — Corsage avec pièce d'épaule. — Guimpe et manche en mousseline bouillonnées, chaque bouillonné est séparé par une engrelure dans laquelle est passé un velours noir. — Ceinture en taffetas, assortie à la robe. — Velours noir dans les cheveux.

Toilette de petite fille. — Robe de popeline ornée de pattes en velours, garnies d'un petit ruban tuyauté, assorti à la robe. — Ceinture suisse en velours noir, garnie de même. — Manches et guimpe avec col en nansouk.

Toilette de bal. — Robe en tarlatane, jupe bouillonnée; sur chaque couture, une large ruche en tarlatane blanche, au milieu de laquelle est posée une petite ruche en tarlatane rose. — Corsage à pointe. — Berthe formée par deux bouillonnés et garnie d'une ruche semblable à celles de la jupe. — Manche courte garnie d'un bouillonné. — Dans les cheveux, guirlande de feuilles avec camélias roses.

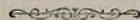
TRAVESTISSEMENTS

Costume de laitière. — Robe en toile de fil d'aloès garnie de velours noir. — Tablier en taffetas bleu à bavette. — Bonnet en étoffe semblable à la robe, avec velours noir et petite bande festonnée sur le dessus de la tête. — Guimpe en nansouk plissée et festonnée. — Anneaux d'or aux oreilles, croix à la Jeannette suspendue au cou par un velours noir. — Bas assortis à la nuance du tablier. — Souliers en maroquin, à boucles.

Costume de Cracovienne. — Jupe en gros de Tours ou cachemire blanc, garnie d'une bande en moire ou velours ponceau, bordée de cygne. — Veste de même étoffe que la jupe, garnie de cygne et ornée de passementeries en or. — Gilet en velours ou moire ponceau, avec boutons et passementeries en or. — Toque carrée en moire ou velours ponceau, garnie de cygne; galons et glands d'or. — Bouquet de roses dans les cheveux. — Bottines assorties à la bande de la jupe.

Costume de marinière. — Robe en taffetas blanc ornée de deux bandes en taffetas rose; le corsage garni de petits volants en taffetas rose. — Pardessus en taffetas ou velours noir. — Chapeau de paille orné de velours noir et rubans roses. — Bas roses à raies noires. — Souliers à boucles, guêtres blanches.

Costume d'incroyable. — Pantalon et gilet en cashmir blanc. — Habit en satin abricot avec boutons d'argent. — Cravate en batiste. — Manchettes brodées. — Perruque poudrée et bourse. — Chapeau de castor noir. — Bas de soie. — Jarretières et nœuds en satin rose.



ÉPHÉMÉRIDES

9 JANVIER 1514. — MORT D'ANNE DE BRETAGNE.

Fille et héritière du duc de Bretagne François II, et de Marguerite de Foix, Anne fut convoquée par tous les princes de la chrétienté, et après avoir été promise à Maximilien d'Autriche, qui épousa depuis l'héritière de Bourgogne, elle fut mariée à Charles VIII, roi de France. Quoique son cœur n'eût pas été consulté dans ce mariage, elle se montra le modèle des épouses et elle se montra aussi capable de gouverner, car pendant l'expédition de Charles en Italie, elle conduisit les affaires du royaume avec une rare prudence. La mort prématurée de son mari la plongea dans la douleur, et, la première parmi les reines de France, elle porta le deuil en noir, quoique toutes les reines jusqu'alors l'eussent porté en blanc. Louis XII vint à bout de la consoler.

Il épousa Anne qu'il avait aimée lorsqu'il n'était que duc d'Orléans et elle jeune fille à la cour de son père.

Cette princesse mourut au château de Blois, à l'âge de trente-neuf ans, et son mari, qui avait eu le tort de répudier, pour l'épouser, la malheureuse et sainte fille de Louis XI, Jeanne de Valois, se remaria en troisièmes noccs avec la sœur de Henri VIII, roi d'Angleterre.

À la mort d'Anne, le duché de Bretagne fut réuni au royaume de France. Elle l'avait gouverné séparément, d'après ses anciennes lois et coutumes, et elle prenait le titre de reine de France et duchesse de Bretagne.

Mosaïque

La vie la plus douce est comme la surface d'une onde paisible que la chute d'une fleur fait osciller.

M^{me} NECKER.

—
CHARADE.

Mon premier est une voiture
Commune dans l'antiquité;

Au théâtre, en vers, en peinture,
On le voit encor usité.

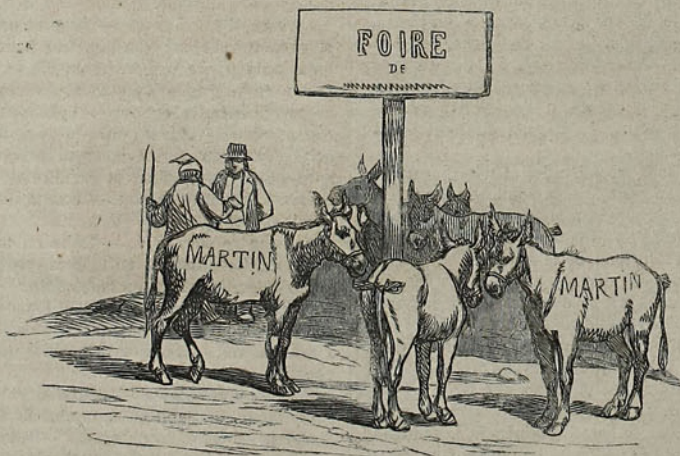
Mon second, de mauvais augure,
Est un oiseau babillard et voleur.

Mon tout soulage la blessure

Que reçoit le guerrier, martyr au champ d'honneur.

J. DE G.

RÉBUS



Paris. — Typ Morris et Comp., rue Amelot, 64.

